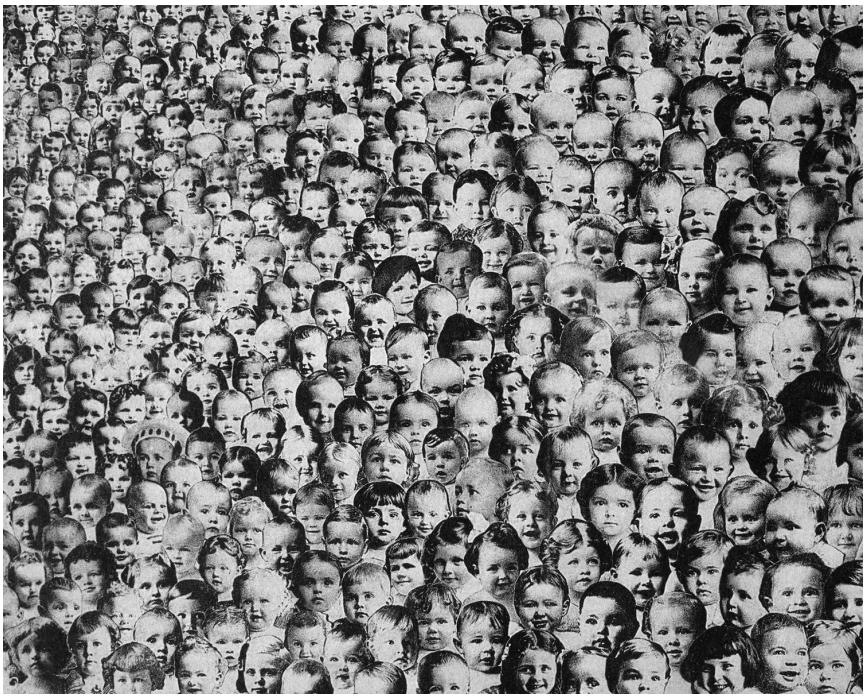
DANIEL MEUNIER

IMAGINATION



La Plume Éditions 🕮

DANIEL MEUNIER

IMAGINATION

© Daniel Meunier

DU MÊME AUTEUR

UNE VILLE APPELÉE LIBERTÉE (Editions de l'Agly 1998)

LE VOYAGEUR DU HASARD (La Plume Noire 2009)

http://plume-editions.over-blog.com

M. MEUNIER DANIEL
235 ALLÉE ANTOINE MILLAN
BAT C
01600 TRÉVOUX

Mail : danielmeunier2432@neuf.fr

IMAGINATION

Toutes les fois que j'entrais dans cette pièce, j'étais abasourdi par le nombre effarant d'ordinateurs, de scanners et autres imprimantes qui fonctionnaient en même temps.

Jessy, de son prénom, était un fou d'informatique, mais aussi, un passionné de revues, journaux et autres supports papiers.

Je savais, après quelques interrogations, qu'il préparait quelque chose d'assez extraordinaire. Sans me dire sur quoi il travaillait depuis des mois, Jessy m'avait laissé entendre que de ce travail, en sortirait un événement extraordinaire. J'étais prêt à tout imaginer…

De ses imprimantes sortaient des pages et des pages de textes et de photos mêlés. Mais pour l'instant je ne trouvais rien de bien spécial.

Jessy me regarda à peine quand j'entrai une nouvelle fois dans son antre. Courbé sur son clavier, assis un peu n'importe comment, moitié debout moitié assis. Il allumait cigarette sur cigarette, une tasse de café à porté de main, à voir son visage

marqué par des nuits successives sans sommeil, je me pris à penser qu'il était près du but.

D'un seul coup il se leva, d'un bond il sursauta et fila comme une furie sur son imprimante, qui crachait des feuilles pleines de dessins et photos. Il n'y avait que très peu de textes.

Il en prit une entre ses mains, et fébrilement la tourna et la retourna entre ses doigts. Il se brûla à sa cigarette vite consumée.

– Regarde, jette un œil sur ceci mon vieux !

Je pris une des feuilles qui venait de tomber à terre, le bac de l'imprimante étant plein à craquer.

Au premier coup d'œil je ne vis rien de spécial. Puis, mon regard s'habituant aux couleurs, je crus rêver avec ce que mon cerveau enregistrait : je n'aurais jamais cru cela possible.

La photo, qui représentait une rue d'une ville quelconque, avec ses voitures, ses vélos et autres passants, venait tout à coup de s'animer… Comment l'expliquer avec des mots ?! C'était comme si un film défilait sur la page.

Jessy venait de révolutionner l'imprimerie moderne : il venait, grâce à ses ordinateurs et son imagination, d'inventer l'impossible : animer une photo sur un support papier….

Imaginez, ou tout au moins essayer d'imaginer : vous achetez une revue dans un kiosque, vous monter dans un train, et là, tandis que le train roule sur les rails vous voyez défiler sur la première page, un documentaire sur les chiens… Sans lecteurs, sans aucune source d'énergie, devant vos yeux ébahis : c'est un film qui se déroule devant vos yeux…

Allez, soyons sérieux ! Cela n'existera jamais ! Mais vous voyez, dans cette art d'écrire que j'affectionne par dessus tout : **c'est l'imagination le moteur** ! Et tant qu'il y aura des auteurs capables d'imaginer des mondes qui n'existent pas, des hommes des femmes sortis de cerveaux magiques, nous aurons toujours ce plaisir irremplaçable de pouvoir nous évader grâce aux livres. Même si les photos, les images sont encore inertes, notre imagination sera apte à faire vivre des héros formidables.

LE VOYAGE

Il était là, sur la plage déserte. Devant lui, s'étirant par vagues successives, la mer presque verte reflétait le soleil et projetait des paillettes d'écumes.

Mais était-ce bien la mer, ou quelque étendue d'eau ? Il n'aurait su le dire.

Le sable sous ses pieds était doux et chaud comme une caresse. Le maillot de bain rouge lui seyait bien. Sa peau bronzée l'étonnait lui-même. Pourtant, le taxi, celui qu'il avait pris le matin… Mais était-ce le matin ou l'après-midi ?

Le soleil haut dans le ciel ruisselait comme une cascade sur sa peau nue. Dans quel pays se trouvait-il ? Sous quelle latitude ?

Le chauffeur de taxi s'approcha de lui. Il avait toujours sa casquette sur la tête, son air bonasse, sa figure couperosée. Un large sourire laissait apparaître des dents d'une extrême blancheur.

Comment tout cela avait-il commencé ?

Le vé très tôt, arrivant à la gare de Perrache après un voyage de Grenoble à Lyon, il chercha un taxi.

Une vieille traction attendait un éventuel client, sagement rangée au bord du trottoir. Le chauffeur, debout, appuyé contre la portière, fumait tranquillement une cigarette.

Il s'approcha et lui demanda de l'emmener place de la République. Une chose le frappa : Le chauffeur ne cessait de sourire.

Le taxi, en toussant un peu, démarra lentement. La ville s'éveillait. Ses volets s'ouvraient un à un comme de gros yeux.

Maintenant, il est là, sur la plage. Le chauffeur et son taxi aussi.

Lui, il est bronzé, alors que le matin il était blanc comme neige : au mois de mars ça se comprend. Dans un joli maillot de bain, les cheveux mi-longs, le muscle saillant, il ressemble à un athlète.

Ce matin encore, c'était un petit homme chétif et pâle, accusant ses quarante cinq ans, alors qu'à présent on lui en donnerait à peine trente.

Que s'était-il passé entre la gare de Perrache et la place de la République ?

Allez-y, plongez, vous verrez comme l'eau est bonne, lui dit le chauffeur.

Il hésite un instant, puis entre timidement dans l'eau. Il se sent très bien tout à coup, oubliant tout sous l'effet magique de la mer, douce et chaude sur son corps.

Il plonge dans les vagues vertes et lumineuses. Mais à peine ses pieds ont-ils disparu de la surface qu'il se sent happé comme par un énorme aspirateur.

Un tourbillon… Le temps s'arrête…

Il se trouve dans un sous-marin qui glisse entre deux eaux, puis soudain, sur un ordre du commandant, plonge et disparaît au fond de l'océan.

A-t-il perdu conscience ?

Il se réveille sur un lit, dans une salle ronde et blanche. Il l'inspecte d'un regard étonné. La salle est vide, mis à part le lit, et une porte. Une lumière l'illumine, dont il ne trouve pas le point de départ, la source.

Un homme entre. Son habit couleur métal reflète la lumière comme un miroir.

- Voulez-vous me suivre ? Nous allons visiter le royaume de l'Atlantide, ou plutôt une infime partie, car une vie entière ne suffirait pas pour en découvrir toutes les richesses.

Ils entrent dans une salle immense qui s'étend à perte de vue sous ses yeux ébahis. Il y a là des machines inconcevables, qui volent, roulent, glissent, dans un silence presque effrayant. Des hommes à l'habit de lumière s'y déplace sans paraître toucher le sol. C'est grand

comme un rêve d'enfant. Une lumière invisible donne à l'ensemble un aspect fantasmagorique.

L'homme lui désigne des vaisseaux spatiaux bien rangés, prêts à partir, et s'approche de l'un d'eux.

- Veuillez monter.

La porte se referme sur eux, sur cette vision d'un autre monde.

L'appareil monte sans bruit à la verticale. Le plafond en forme de dôme s'ouvre, et ils pénètrent dans une salle complètement déserte. Le dôme refermé, la salle se remplit d'eau, puis son plafond s'ouvre à son tour. Le vaisseau, mû par une énergie incroyable, s'élance à travers les flots.

Le temps ne compte plus. L'engin poursuit sa course vertigineuse vers les étoiles. Quand il atterrit enfin, la porte s'ouvre sur un désert de pierres rougeâtres.

- Voici la planète Mars, que les Atlantes ont conquise il y a des milliers d'années.

Ils descendent les trois marches de l'échelle. A peine a-t-il posé le pied sur le sol qu'il tombe, tombe…

L'homme assis à l'arrière du taxi semble sortir d'un rêve. Il regarde autour de lui, reconnaît après plusieurs secondes, la place de la République, et parvient à grand peine à émettre un son.

- Combien… combien vous dois-je ?

- Mais rien ! Le voyage vous a plu ?

- Oui… Merci…

Le voyage, se répète l'homme en lui-même. Le voyage.

Il fait quelques pas en titubant un peu, se retourne.

Le chauffeur sourit toujours puis, comme dans un rêve qui s'achève, disparaît avec son taxi.

LE BILLET

Monsieur Trabotte ouvrit son parapluie, jeta un regard circulaire. L'eau ruisselait dans le caniveau.

Il pensa que cette année encore, le printemps serait pourri.

Le feu passa au rouge ; il traversa d'un pas mélancolique et s'approcha du quai. Les péniches tanguaient doucement au gré des vagues que creusait le vent.

"Oui, vraiment, un printemps pourri…"

Il croisa quelques personnes, qu'il salua dignement, en soulevant à peine son chapeau.

Il entra au café, s'assit à sa table. Monsieur Trabotte n'avait pas de "table", mais l'heure matinale lui permettait chaque jour d'occuper sa place favorite.

Il sirota presque avec extase un café bien chaud. On aurait pu croire qu'il attendait ainsi chaque matin quelqu'un ou quelque chose – non, il rêvassait.

Espérait-il encore quelque chose de la vie ? Nul n'aurait su le dire. Trop secret, trop renfermé. Chacun dans le village se posait la même question : qui était-il ? Cet homme si tranquille !…

Aujourd'hui, pourtant, cinq ans après son arrivée, on s'était habitué.

Cinq ans déjà ! C'était un 14 juillet, chacun et chacune s'en souvenait. On apprit plus tard, par des indiscrétions, qu'il avait acheté, par l'intermédiaire d'un notaire de la ville voisine, la petite maison qu'il occupait maintenant.

Les démarches furent menées rondement, sans discussions inutiles. Il avait payé cash, en grosses coupures, sans même visiter sa future demeure.

Puis il avait prit ses habitudes, petit à petit, sans troubler la quiétude du village. Du moins, c'est ce qu'il pensait… Car autour de lui, de la boucherie à la boulangerie en passant par l'unique café, on parlait, discutait, parfois avec dureté ; car les gens sont âpres quand ils ne peuvent pas tout savoir.

Monsieur Trabotte, lui, semblait ne se douter de rien. Il vivait en passereau et non en épervier.

Un mois après son arrivée, un bruit courut comme une traînée de poudre : Monsieur Trabotte venait de recevoir un colis !

Grâce à quelques verres de vin offerts dans plusieurs maisons, le facteur révéla au village en émoi que le colis venait d'Allemagne. On remarqua le fait, car Monsieur Trabotte, depuis son arrivée, n'avait eu que le courrier de tout un chacun : notes en tous genres et publicités diverses/

On visita sa poubelle, qui est comme on le sait le reflet de la vie des gens.

L'émoi s'amplifia de jour en jour, car les colis arrivaient à chaque distribution de courrier : des gros, des petits, des longs et lourds, certains apportés par une entreprise de livraison à domicile. La rumeur publique dit que cela dura cinq mois entiers. Puis, une semaine il n'y eut plus rien. Alors, la rumeur s'inquiéta… Une autre semaine passa. On chercha dans le journal local si les sociétés de transport n'étaient pas en grève… La rumeur fut dépitée : le journal n'offrait que banalités politiques et catastrophes en tous genres.

Le printemps succéda à l'hiver. Monsieur Trabotte remisa son

pardessus. Sur le pas de la porte, il sourit aux couleurs chatoyantes. Le premier anniversaire de son arrivée ne le vit pas au défilé, ni au feu d'artifice d'ailleurs.

Cinq ans passèrent. Les vieux moururent et on agrandit le petit cimetière. L'école compta quelques élèves de plus. Il y eut des mariages, des amours naissantes et des amours brisées. L'arbre de la connaissance eut de nouvelles pousses, tandis que les vieilles branches tombaient. On décerna des prix, on accorda des médailles à quelques vieux militaires. le président changea ; un autre fut destitué. Les impôts augmentèrent. Le monde une fois de plus fut partagé, et Monsieur Trabotte regardait les péniches…

Personne ne s'occupait plus de Monsieur Trabotte. Parfois, on le citait dans une conversation, comme une référence : "Ah oui, je me souviens, c'est le jour où Monsieur Trabotte a reçu son premier colis." Il était devenu une date.

Pourtant, sous les voiles de la messe, derrière les barbes ou à l'ombre des oreillers, parfois des questions virevoltaient comme feuilles mortes au vent d'automne : "De quoi vit-il ? D'où vient-il ?

On questionna la rumeur. Elle ne savait pas.

On apprit tout de même qu'il avait été marié, il y a longtemps. Quarante ans, sans enfant. Ses moyens d'existence demeurèrent inconnus. Il ne jouait pas. Loto et tiercé ? Un impôt volontaire, c'est ce qu'il disait.

Un jour, un mardi, par temps beau et chaud, Monsieur Trabotte sortit de sa chambre, descendit à la cuisine, fit chauffer son café. Il se lava, s'habilla, mit sa veste et emprunta l'escalier qui menait à la cave.

Une grosse clé en ouvrit la porte. Une faible lumière éclairait la pièce. Il s'approcha de la table, prit quelques papiers et les glissa dans sa poche. En sortant, il jeta un coup d'œil à la machine endormie.

Au café, sa table était occupée : alors, il n'entra pas.

Il pressa le pas, en colère : pas de café…

La boulangère bavardait avec une cliente quand il entra. Il huma l'odeur du pain frais, regarda avec envie les gâteaux et autres religieuses, dans la vitrine.

La cliente sortit. La boulangère lui sourit et lui tendit son pain.

Monsieur Trabotte prit son portefeuille dans sa poche intérieure et déposa un billet sur le comptoir. Le sourire disparut des lèvres de la boulangère.

Monsieur Trabotte regarda le comptoir où trônait le billet. Il reposa le pain, sembla réfléchir quelques secondes, se retourna et sortit.

Son pas le conduisit sur le quai. Au loin, une péniche remontait le fleuve. Il s'approcha du bord, admira les reflets de l'eau et les vagues que creusait la péniche.

Enfin, il tomba !

À la boulangerie, le billet était toujours posé sur le comptoir. La boulangère le prit délicatement, le scruta une fois encore…

Il avait le format d'un billet de cent francs mais, sur les deux faces, on avait oublié d'y inscrire le chiffre cent.

Bateau sur la Saône à Trévoux

LES PILULES

La puissante voiture s'arrêta le long du trottoir dans la rue étroite. Il faisait presque nuit. Dix huit heures venaient à peine de sonner en cette fin de journée du 31 janvier.

L'homme attendit quelques minutes assis au volant de sa voiture. De temps en temps il se retournait pour voir si quelqu'un arrivait, mais la rue était déserte. Il poussa un long soupir et un sourire orna le coin de ses lèvres. Il se regarda dans le rétroviseur, resserra son nœud de cravate, rajusta ses lunettes, puis il ouvrit la portière et descendit.

Un regard devant et derrière, tout était calme et feutré dans la nuit tombante. L'homme ferma son pardessus, sortit une cigarette et l'alluma. Il observa la boutique devant laquelle il venait de stopper quelques minutes plus tôt. Elle n'avait rien d'une boutique moderne où la lumière vous aveugle et où l'on vante à grands renforts d'affiches publicitaires les denrées qu'elle renferme au long de ses étalages.

Celle-ci était sombre : dans la vitrine un fauteuil était exposé, et sur la porte l'on pouvait lire :

L'homme hésita encore quelques secondes. Il semblait réfléchir à l'acte qu'il allait commettre. Que pouvait-il bien venir chercher dans ce magasin où, rien, sûrement, ne pouvait l'intéresser ?

Il paraissait avoir la cinquantaine. Son habillement et sa voiture laissaient supposer qu'il vivait plus que confortablement. P.D.G de quelque multinationale, patron d'une chaîne de restau-rants, il était certainement plus habitué à fréquenter les endroits chics et à la mode, que les magasins obscurs et en mal de clients.

Pierre Dorsier, poussa la porte et une petite sonnerie retentit dans le silence nocturne.

Dans la pièce il y avait une table d'une époque difficile à définir avec justesse, et un bahut qui semblait un peu trop neuf. Une pendule fit entendre sept fois son tintement grêle. Par réflexe, Pierre Dorsier, le patron d'une société d'import export, marié et père de deux enfants, et grand-père de quatre, retroussa légèrement sa manche gauche et regarda sa montre : dix huit heures cinquante ; la pendule avançait de dix minutes.

Pierre Dorsier, l'homme qui n'attendait plus rien de la vie : le pouvoir et l'argent avaient pratiquement assouvi tous ses désirs les plus secrets, n'entendit pas les pas venant de derrière le rideau qui masquait l'entrée de l'arrière boutique.

– Bonsoir Monsieur, que puis-je faire pour vous être utile ?

– Bonsoir… Monsieur… J'ai appris… Disons… au cours d'une conversation… intime, que vous vendiez, outre des antiquités… des pilules… des pilules de rêve !

– Oh ! On vous a bien renseigné, en effet ! Mais, peut-être, ne vous a-t-on pas précisé que ces pilules valaient un prix assez élevé ?

– Si, si, et cela n'a vraiment aucune importance, croyez moi. Mais, que peut-on espérer de ces… pilules ?

– C'est très simple, dans le principe : choisissez votre rêve et, dans trois jours il se réalisera dans votre vie de chaque jour, seconde par seconde. Mais, attention : rien ni personne ne pourra faire que

celui-ci ne se réalise pas. Et, j'oubliais, en aucune façon ces pilules ne peuvent agir sur l'aspect physique de celui qui les consomme.

– Hum, hum… !

– Alors, quel rêve choisissez-vous ? Je peux vous proposer toutes sortes de pilules… Le rêve de l'homme riche et célèbre ? Le rêve de vacances sur une île déserte sous les tropiques ? Celui d'un amour pour une belle et séduisante jeune femme, ou, jeune homme, suivant vos goûts ? Celui, encore d'un homme qui n'a jamais pu avoir d'enfants ? Mais là, il faudra attendre un peu… Ou, enfin, le rêve de meurtre, de violence ?…

Pierre Dorsier roule très vite sur l'autoroute peu encombrée. Dans peu de temps il sera enfin dans sa luxueuse demeure. Au fond de sa poche, qu'il tâte avec d'infinies précautions, dans une petite boîte, une pilule de couleur verte, attend…

Dix mille francs pour un rêve d'amour. Il rêve déjà son futur rêve. Enfin quelque chose que son argent seul n'aurait pu lui offrir : l'amour, le vrai, le viscéral, le grandiose.

Il réfléchit à la procédure de divorce. Car sa femme, il s'en aperçoit aujourd'hui, ne l'a épousé que pour son argent : mariage de raison, unissons nos deux familles ! Absurde…

Pour la seconde fois, la grosse voiture s'arrêta devant la boutique. Premier février. Il est à peine huit heures du matin. Pierre Dorsier sortit de sa voiture, la portière claqua dans le silence matinal.

Charles Ricoud Antiquaire

Toujours la même enseigne, le même fauteuil dans la vitrine.

Il frappa contre la porte : cria, appela… Il s'étrangla de fureur contenue. Il aurait tapé du pied s'il avait pu, s'il avait osé.

Enfin une lumière s'alluma. Charles Ricoud avança dans la pénombre.

Le tintement de la clochette se confondit avec celui de la pendule ; elle retardait un peu…

Pierre Dorsier saisit le propriétaire par le col de sa veste, et, véhément l'injuria.

– Dix mille francs, le prix d'un rêve d'amour. Dix mille francs : mais pourquoi, pourquoi !

L'antiquaire ne semblait pas comprendre. Il était ahuri, décontenancé par les cris du patron d'import export.

– Mais arrêtez ! Vous me faites mal. Êtes-vous devenu fou ? Expliquez-moi, je voudrais comprendre, savoir. Je vous ai vendu ce que vous vouliez, et vous, vous venez me brutaliser chez moi. Peut-être trouvez-vous cela un peu cher ? Mais vous étiez d'accord, je ne vois pas où est le problème !

– Ah ! vous voulez savoir, comprendre. Dix mille francs pour être un criminel, un assassin. Dix mille francs pour une pilule de rêve contre qui personne ne peut aller…

– Vous voulez dire que je vous ai remis une pilule de meurtre ? Mais ce n'est pas possible. Je suis sûr de vous avoir donné la bonne pilule… Elle était rose n'est-ce pas ? Car j'ai un léger problème : je suis daltonien.

– Non, elle était verte… Vous avez fait de moi un criminel. À cause de vous je vais finir ma vie derrière les barreaux d'une prison, et qui sait ! peut-être aurai-je droit à la guillotine ! Moi, Pierre Dorsier, le milliardaire, moi qui ne cherchait qu'un peu d'amour, je vais être fui par mes amis, détesté par mes employés, honni par ma famille. Pour dix mille francs, pour une pilule de rêve.

– …

– Vous voulez connaître le récit de mon rêve d'amour ? Eh bien ! grâce à vous, à votre incompétence j'ai tué ma femme et mes quatre petits enfants… et dans trois jours je le ferai réellement : rien ni personne ne pourra m'en empêcher.

Quatre jours plus tard, Pierre Dorsier fut arrêté pour le meurtre de sa femme et de ses quatre petits enfants. Le procès où il fut condamné à mort déchaîna la folie populaire. Le même jour, parut

dans un journal un entrefilet qui relatait le suicide d'un antiquaire dénommé Charles Ricoud.

Dans son arrière boutique, au cours de l'enquête, on découvrit des bocaux de pilules de différentes couleurs. On les analysa, mais on ne put déceler la nature exacte des matières qui les composaient. Alors, on les brûla…

MUTILATION

Cela faisait maintenant quatre jours et trois nuits qu'il pleuvait sans discontinuer. L'atmosphère était moite et humide.

La grande salle à manger, silencieuse, dans une demie obscurité, était vide. Au centre, un corps étendu, nu.

Elle avait enlevé un à un les petits vêtements, précautionneusement, sans hâte, presque avec délicatesse. A présent, ceux-ci gisaient sur le sol, épars.

Elle regarda le petit corps. Le fixa de ses yeux bleus. Elle rejeta la tête en arrière. Ses longs cheveux blonds formaient comme une cascade dorée sur son dos.

Elle se leva doucement. Quelqu'un d'autre aurait été dans la pièce, il aurait pu croire au tournage d'un film au ralenti.

Elle fit, du regard, le tour circulaire de la pièce. Ses yeux stoppèrent sur la porte de la cuisine. Elle s'en approcha, l'ouvrit sans bruit.

Les tiroirs où étaient rangés les ustensiles de vaisselle furent tous ouverts. Enfin elle trouva ceux coupant et tranchant.

Elle remua fourchettes et couteaux, ciseaux et petites cuillères.

Dans sa main gauche elle prit le gros couteau à scie, celui qui sert à couper le pain en tranches fines et régulières ; elle choisit aussi le ciseau, pointu, un couteau, petit mais très effilé. Et enfin la petite cuillère.

Au milieu de la salle à manger, le petit corps était toujours là, nu et étendu.

Elle se rassit par terre, jambes croisées. Elle passa sa main sur le corps, rien ne bougea, pas un souffle.

Alors ses yeux se firent lumineux.

Dans sa main droite apparut le ciseau. Les cheveux commencèrent à tomber sur le sol. Elle taillada dans la blonde crinière, n'importe comment, en tous sens. Les cheveux firent bientôt un tapis jaune tout autour de la tête du petit corps.

Au bout de quelques minutes elle se fatigua, alors la paire de ciseau vola au travers de la pièce et tomba, pointe fiché dans le parquet.

Maintenant ce n'était plus un jeu : ça devenait du sérieux !

Elle tâta les bras, les mains puis les jambes, jusqu'aux pieds. Elle sembla réfléchir : "Par où vais-je commencer ? "

Le manche du couteau à pain était froid dans sa main. Le pied droit eut le premier son assentiment. Elle commença par de larges zébrures, puis coupa franchement dans le membre.

Ensuite ce fut au tour de la main gauche, du bras et de l'autre jambe.

Elle jetait les morceaux au fur et à mesure de la découpe.

Une main atterrit malencontreusement sur la télé. Un pied chuta sur la table au milieu d'un bouquet de fleurs multicolores.

Elle se mit à rire, à crier de joie, même. Elle s'amusait follement, venant d'inventer un jeu nouveau.

Elle trancha, coupa, scia à qui mieux mieux. Enfin, elle s'ennuya…

Posée près d'elle sur le sol, elle vit la petite cuillère. Sa main s'approcha et s'en saisit. Là, c'était l'ultime mutilation.

Le peu qui restait du corps était là, devant elle !

Elle enfonça la petite cuillère, bien profondément, et d'un coup sec, fit sauter le premier œil. Celui-ci vint se coller juste sur le trou de la serrure de la porte du salon. Pour le second ce fut plus compliqué. La tension était extrême. L'œil ne voulait pas sortir de son orbite…

Après maintes contorsions de la main, il éjecta et fila sous le tapis.

Elle regarda le petit corps mutilé, vide. Elle se leva, fit deux ou trois pas, se retourna, regarda une dernière fois le sol et se dit à voix basse :

"Demain, je dirai à maman de me racheter une autre poupée, car celle-là, elle vaut plus rien !", et elle donna un coup de pied sec dans ce qui restait de la poupée.

"Oh, je me suis quand même bien amusée…"

Dehors le soleil fit son apparition : le printemps était au rendez-vous…

LA VILLE QUI N'EXISTAIT PAS

à Julien pour tous les bonheurs qu'il m'a donnés.

Il existe, dit-on, dans le nord de l'Europe une ville étrange, on la dit construite sur de la terre brune. Cette couleur, très spéciale, viendrait du fait qu'autrefois il y avait, en cet endroit, un camp nazis d'extermination ! Cette couleur serait la résultante des fours crématoires recrachant une fumée âcre aux senteurs nauséabondes... Mais on dit tant de choses ; on pense, sans les avoir jamais vus, des pays étranges qui sourdent aux oreilles des bien pensants qui vont à l'église chaque dimanche, se confessent chaque semaine et prient chaque soir.

Ne le cherchez pas ! Il existe dit-on, mais hélas, personne ne sait où. Un journaliste plus hardi que les autres, un de ces journalistes que l'on dit grands reporters, qui gravitent autour de notre planète, ramenant jour après jour les images et les sons des guerres qui nous paraissent lointaines et pourtant si proches par le biais des médias.

Julien Crèvecœur était natif de cette région de Bretagne où courent tant de légendes. Jeune enfant il rêvassait des heures devant

la grande bleu imaginant des courses sur des océans turquoises, flibustier ou corsaire au service de son roi.

Il devint, après force étude dans le journalisme, reporter au grand cœur dont le courage ému tant ses confrères. Seul, toujours et partout, il parcourait les pays en guerre, les pays victimes de tremblements de terre ou autres cataclysmes faisant des milliers de morts. Car il avait pour vocation d'inscrire sur ses pellicules les visages des personnes mortes. Yeux hagards, victimes de la route, le visage étreint par la douleur ou la peur. Il photographiait les membres disloqués des morts gisants dans la poussière. Julien Crèvecœur était « le journaliste », le seul, l'unique capable de retrouver cette ville construite sur les ruines d'un camp de concentration.

Julien partit un 18 janvier d'une certaine année 2000. Il avait tout vendu de ce qu'il possédait: appartement, meubles et ses souvenirs en prime. Âgé de trente ans il partait mais, ne savait pas quand, ni surtout, s'il reviendrait un jour. Il prit un train qui l'amena en quelques heures au nord de l'Allemagne ; puis, ce fut à pied qu'il continua son périple. Il franchit maintes vallées ou montagnes escarpées. S'arrêta en quelques villages où il se renseigna tant que possible sur cette ville qui ne possédait pas de nom, ou tout du moins que personne ne connaissait. Les jours firent des mois. Il s'arrêtait parfois plusieurs semaines dans des villes où il travaillait quelques temps, histoire de remplir sa bourse. Puis il repartait espérant toujours, marchant droit devant lui muni à chaque départ d'un peu plus de renseignements sur ce qu'il cherchait. Légendes ou histoires vraies ? C'était difficile pour lui de trancher. Des vieux lui racontaient des histoires, affirmaient des faits qu'eux-mêmes avaient entendus par d'autres encore plus vieux qu'eux. Julien s'efforçait de faire un tri, gardant ou oubliant telle ou telle anecdote qui lui paraissait trop invraisemblable. Le pire dans cette recherche c'est qu'il ne savait pas exactement ce qu'il cherchait ! Il avait peur de ne pas reconnaître, le jour où il la trouverait, cette ville perdue.

On approchait de 1'hiver ; novembre étendait déjà ses premières froidures quand il vit, au loin, se profiler une étrange bâtisse. A son sommet, assez haut dans le ciel, pointait une flèche immense et pointue. Quand il se trouva à son pied, il crut qu'il pouvait s'agir d'une église ? Mais rien ne pouvait l'affirmer. Il s'approcha encore un peu plus... Une porte en chêne massif en fermait l'accès. Il essaya, mais en pure perte, de pousser cette porte. Il recula de quelques mètres, sur sa droite, comme sortie d'un épais brouillard, apparut une première maison. Il restait planté là, essayant tant bien que mal de distinguer ce qui se passait devant lui. Puis, peu à peu, d'autres bâtisses apparurent. L'une après l'autre, comme surgissant du passé, ou d'une autre dimension. Bientôt, toute une petite ville l'entoura. Une première porte s'ouvrit alors, laissant apparaître un homme vieux, clamant, bras haut levés vers le ciel, une phrase répétée comme un leitmotiv « Enfin, enfin, braves gens, sortez de vos maisons, sortez vite, notre sauveur est arrivé ». Et bientôt, ce fut toute une foule qui entoura Julien Crèvecœur. Une foule composée d'hommes, de femmes et d'enfants, jouant déjà dans des rues ou des squares qui apparaissaient comme par enchantement. Sortis, peut-être, d'une mémoire ou d'un passé trop horrible pour être vu.

"Vous voilà, cher monsieur, enfin, vous êtes arrivé. Vous êtes venu et nous pouvons sortir du néant où nous sommes plongés depuis tant d'années...

– Je ne comprends pas, qu'ai-je fait ? Où suis-je ?

Julien Crèvecœur regardait tous ces gens qui le fixaient, lui souriaient comme le sauveur tant attendu.

"C'est vrai, vous êtes un sauveur ! Nous vous attendions... Vous vous trouvez dans un pays, une ville qui n'existe pas, ou qui existe que si un homme venu du monde des vivants vient parfois nous sortir du néant. Nous sommes les victimes d'un seul homme. D'un bourreau, d'un assassin qui nous a fait mourir car nous pensions autrement, parce que nous étions différents.

– Pourtant, pourtant, qu'avez-vous fait, qui êtes vous ? Quelle est cette différence, qui vous a tués ? Et pourquoi êtes-vous séparés de notre monde. ?

– Et bien voilà : Pendant la guerre de 39-45, beaucoup

d'homosexuels ont été gazés, exterminés, et comme nous n'avions pas notre place au paradis comme tout un chacun, nous avons pu construire cette ville hors du temps, hors de votre espace. Et il suffit qu'un homme nous trouve pour que nous puissions retrouver quelques jours, quelques heures, la lumière du soleil, la vie normale des humains qui vivent sur cette planète. Alors, avant que vous ne repartiez, je veux vous demander une seule chose, dites-leur, aux autres, à ceux qui se croient normaux, à ceux qui croient que nous sommes des malades, des porteurs de mal, que nous sommes des gens normaux, des gens qui vivent comme tout le monde. Dites-leur que si nous sommes des exclus c'est qu'ils ne nous ont pas compris..."

Julien lui promis qu'il leur dirait, qu'il raconterait 1'histoire de la ville qui n'existe pas. Mais il dit aussi que, jamais les hommes, tous les hommes accepteront ceux qui sont différents. Qu'il y aura toujours certaines personnes qui penseront que vous êtes des malades, des anormaux, des gens porteurs de maladie. Le monde est ainsi fait...

Julien Crèvecœur quitta alors ce monde, avec dans les yeux des larmes d'impuissance. A peine eut-il tourné le dos que la ville disparut pour quelques temps, pour quelques heures ou quelques siècles, perdue dans la mémoire des hommes.

RUE DE L'ÉTERNITÉ

La rue était encore déserte en ce début d'après-midi. Une douce chaleur régnait, et Daniel, un livre ouvert sur les genoux rêvassait. Comme à son habitude, il était arrivé très en avance à son rendez-vous. Béatrice ne viendrait que vers 14 heures ou 14 heures 05. Sa montre indiquait tout juste 13 heures 30. Encore une demie heure à attendre. C'était le prix à payer pour ce doux et romantique après-midi de juin.

Il avait rencontré Béatrice quelques mois plus tôt, alors qu'ils faisaient la queue devant un cinéma de quartier, où ils résidaient tous les deux. À faire les cent pas, emmitouflés dans leurs blousons, ils avaient fait connaissance, puis s'étaient retrouvés au café après le film.

Aujourd'hui, ils continuaient toujours à se voir. Bien qu'ils ne soient que des amis, Daniel avait eu, pour ainsi dire, le coup de foudre pour la belle Béatrice… Mais par timidité, il n'avait pas encore eu le courage d'avouer son amour. Pourtant, aujourd'hui, alors que l'été commençait à pointer son nez, il s'était promis de

faire le pas et de dire à la séduisante jeune fille tout ce qu'il éprouvait pour elle.

Il en était là de sa rêverie quand il crut entendre un bruit, comme un moteur que l'on essaie de mettre en marche, mais qui refuse de démarrer. Il regarda à gauche puis à droite… ne vit personne, la rue était toujours déserte.

Près de lui, garés contre le trottoir, se trouvaient une voiture, puis un camping car et d'autres voitures.

Le calme à présent était complet et Daniel tenta de se replonger dans son livre. Un coup d'œil à sa montre : 13 heures 45. Béatrice lui avait dit au téléphone : " Je serai là-bas vers 14 heures, mais il faut que je dépose un dossier à la Fac…"

Daniel réussit, enfin, à lire quelques lignes : ses yeux couraient sur le papier, mais son subconscient voguait vers des rivages plus enchanteurs… L'attente le rendait nerveux. Il se levait, faisait quelques pas, revenait s'asseoir, jetait un coup d'œil à sa montre…

Il ferma le livre définitivement, rejeta la tête en arrière, passa une main fébrile dans ses cheveux. À ce moment là, il entendit distinctement le bruit du moteur que l'on met en marche, et qui s'arrête presque aussitôt. Intrigué, il se leva d'un bond. Il longea les véhicules en stationnement, jetant un regard discret à l'intérieur de ceux-ci… Il remonta ainsi presque toute la rue, mais ne vit pas âme qui vive. Il commençait à douter de ce qu'il avait entendu : "Il y a quelque chose de bizarre dans cette rue, j'entends du bruit et il n'y a personne ? J'ai beau chercher… rien…" Il parlait à présent presque à haute voix et, quand il arriva à la hauteur du camping car une voix prononça son prénom : "Daniel, Daniel… " Il pivota sur lui-même… deux fois, personne, vraiment personne. Pourtant la voix continuait d'appeler : "Daniel, Daniel, ici, je suis ici, dans le camping car." Alors Daniel s'approcha de la porte du véhicule, et, sur le siège à la droite de celui du conducteur il vit un chien qui le regardait fixement et semblait lui parler :

– Venez, Daniel, venez, montez à côté de moi. Le jeune homme pivota une nouvelle fois sur lui-même, espérant voir quelqu'un alentour qui pourrait venir à son secours. Mais son espérance fut vaine…

Le chien, avec sa patte faisait signe à Daniel de monter. Alors, l'amoureux se dit qu'après tout il ne risquait pas grand chose, que Béatrice allait bientôt pointer le bout de son nez, et qu'alors tout s'arrangerait, que ce mauvais rêve s'estomperait à tout jamais.

Il ouvrit la portière et grimpa dans le camping car. Le chien apparemment, très heureux l'accueillit d'un grand sourire :

– Eh bien, voilà ! Vous voyez, vous ne risquez rien. Je voulais simplement faire une petite balade… Mais tout seul, ça me pose un petit problème, si les passants ne voient personne au volant ils vont s'affoler et appeler la police ! Ah, j'oubliais, je m'appelle Dick !!!

– Mais je ne sais pas conduire, répliqua Daniel, qui ne se rendait même pas compte qu'il parlait à un chien.

– Ne vous en faites pas, ce véhicule se conduit tout seul. Alors, vous êtes d'accord ?

– Au point où j'en suis, lui dit Daniel, allons-y, on verra bien.

Dick lui fit alors le plus craquant des sourires et le camping car, sous les ordres du chien, partit pour la balade.

Daniel fixait la route les mains tremblantes sur les genoux. Le chien, à côté de lui, semblait tranquille et heureux.

– Mais au fait, demanda Daniel, les chiens parlent depuis longtemps ? C'est normal, je pense !

– Oui, bien sûr, répliqua Dick. Il y a très longtemps que nous le faisons. Mais entre nous, les humains nous prennent un peu, pour des bêtes, ne croyez-vous pas ?! Alors, c'est pour cela que nous nous parlons en langage codé. Des aboiements distinctifs, pour pas que vous : les êtres dits supérieurs… vous nous compreniez. Pourtant nous sommes prêts à faire des exceptions, vous en êtes la preuve vivante.

– Bien sûr, lui dit Daniel, comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt. Les chiens parlent, conduisent… quoi de plus normal après tout !!! Et je crois que je vais craquer, mais cette fois ce ne sera pas du cinéma…

– Ah, je crois que nous arrivons au terme de notre promenade. Voici la rue de l'Éternité.

– Pourquoi ce nom ? demanda Daniel au chien.

– Regardez au bout de la rue…

– Qu'y a-t-il ?

– Ben, un cimetière…

Daniel je ta un dernier regard perdu vers le chien et, perdit connaissance.

Quand ils e réveilla, quelques minutes plus tard, sur son visage, se penchait le doux visage de Béatrice. Il voyait, comme dans un brouillard, les yeux bleus, les lèvres délicatement maquillées de rouge, et le tendre sourire de celle qu'il aimait.

Il regarda autour de lui, Béatrice n'était pas seule, il reconnut quelques bons copains de Fac. Selon toute vraisemblance il se trouvait étendu sur une couchette à l'intérieur du camping car. Il tenta de s'asseoir, mais Béatrice lui fit signe de rester tranquille.

– Alors Daniel ! On s'évanouit comme ça… simplement parce qu'un chien te parle, te tape la discute…

– Ben, dame, pour toi cela fait partie de la normalité de notre monde, je pense !!!

– Mais non, gros bêta, c'était une blague : bien faite, bien montée, mais juste pour rire. Tout ce que tu as vu se résume à quelques puces électroniques, quelques fils et une caméra, le tout agrémenté d'une jolie peluche. Ne t'inquiète pas : les chiens ne parlent pas, du moins, pas encore…

– Béatrice ?!

– Oui.

– Je t'aime…

VIDEO RAPT

Auguste Sauvage était né soixante années plus tôt. Une petite ville du sud est l'avait vu naître et grandir. De l'ancienneté de cette ville il aimait les escaliers aux marches inégales, les remparts et les tours du château fort.

Bien souvent le dimanche, avec sa femme et son chien, ils gravissaient les montées abruptes qui conduisaient au spectacle de la vieille demeure. Il chahutait passant d'une tour octogonale à une tour ronde privée d'escalier, et au risque de se rompre le cou, escaladait l'édifice faisant preuve de courage et de témérité non contrôlés.

Mais ses pas l'amenait aussi en compagnie de son fidèle ami, son chien, le golden retriever, le long des coudes de la Saône. Fleuve majestueux, autrefois visité par Jules César. Auguste Sauvage s'asseyait à l'ombre d'un arbre, l'animal couché à ses pieds, et rêvassait regardant l'eau glisser sous la quille des péniches qui remontaient le cours d'eau, emmenant leur cargaison à destination.

Tous les lundis d'été, l'admiration le poussait sur le chemin de halage, pour venir contempler « le paquebot » la princesse de Provence, qui venait décharger son flot de touristes en mal de dépaysement, avides de découvertes, sillonnant les rues étroites de l'antique capitale des Dombes.

Auguste rêvait de prendre ce bateau. Il imaginait des plages désertes et des cocotiers à perte de vue. Les vagues venant lécher ses pieds. Protégé par un large chapeau de paille et d'une fine chemisette contre l'ardent rayonnement du soleil.

Il rêvait, aujourd'hui, plus que d'habitude. Mélancolique et distrait, le front bas, l'œil plissé d'une certaine amertume. Brisant, le chien, n'était pas avec lui.

Auguste humait l'air de la Saône, pas à pas avançant sur la berge. La Princesse était amarrée mais il ne la voyait pas. Le brouillard n'enveloppait pas le fleuve, il s'était posé dans sa tête ; un brouillard dense et opaque qu'un soleil de joie ne parvenait pas à dissiper.

– Monsieur Sauvage Auguste, nous sommes fiers mes collaborateurs et moi-même, ainsi que tous vos collègues de travail, d'avoir la joie de vous remettre cette médaille, qui symbolise vos quarante années de labeur entre nos murs.

Quarante ans de bons et loyaux services dans notre entreprise. Une vie passée à teindre des kilomètres et des kilomètres de tissus. J'ai fais un compte : si pendant toutes ces années nous avions mis bout à bout chaque morceau de toile, nous aurions ainsi pu faire quarante fois le tour de la Terre.

Vous rendez vous compte de ce que cela représente ?…

Les ouvriers son heureux de vous offrir en gage de leur amitié ce cadeau, en croya,nt qu'il vous fera plaisir.

Venez, nous allons trinquer, boire un verre à votre honneur. Le verre de l'amitié et bonne retraite.

Bravo, Monsieur Sauvage…

Ils avaient bu et mangé. Echangeant tour à tour leurs souvenirs sur le travail, sur la retraite qui commençait, et puis, chacun avait repris le chemin de sa maison.

Un voile terne se levait, une vie nouvelle débutait pour Auguste. Odette, sa femme, l'attendait bras grand ouverts sur le perron de la villa. Elle entoura le cou de son mari, de son homme. Quarante ans de travail et de vie commune, un bail… Il lui raconta par le menu sa dernière journée. Le paquet encore intact faisait comme une tache grisâtre sur la nappe de la table du salon.

Auguste se leva, tituba légèrement : c'était dur les jours de fête. Il fit sauter la ficelle, déplia le papier qui enveloppait le carton. Odette aperçut la première, la carte. C'était une de ces cartes marrantes, sur laquelle était dessiné un pêcheur assis au bord de l'eau ; ligne en main et le litre de rouge dépassant de la poche d'une veste élimée.

Auguste sourit un peu en voyant la carte. Le rêve devenait réalité : farniente et soleil sous les cocotiers. Il fit sauter le papier, ouvrit la boîte. A l'intérieur, étendue sur une couche de polypropylène, reposait une caméra vidéo. Il la sortit avec prudence de son emballage, la fit pivoter entre ses doigts. C'était bien une vraie, une qui fait des images sur des films, des souvenirs en veux-tu en voilà. Au fond du carton il découvrit le bon de garanti et le mode d'emploi.

Ses amis ne s'étaient pas moqués de lui. Auguste avait envie de crier sa joie. Enfin quelque chose dont il avait rêvé, un bien matériel qu'il pouvait tenir entre ses mains, le faire tourner, appuyer sur les boutons.

Il découvrit, aussi, des cordons divers, un chargeur et une batterie neuve plus une cassette contenant son premier film.

Odette regardait bouche entrouverte, yeux écarquillés :

– Sauras-tu la faire fonctionner ? demanda-t-elle méfiante.

– Ne t'inquiète pas, et puis il y a le mode d'emploi. Tu vas voir ça va être super, comme il disait aujourd'hui, vraiment super.

Auguste alluma la lampe car le jour déclinait. La télévision fit entendre les nouvelles du jour écoulé :

Un drame avait eu lieu dans une école. Un jeune garçon de 14 ans gisait sur le trottoir. Nicolas avait été abattu par une balle tirée en plein cœur, et à bout portant par un de ses camarades qui voulait

lui montrer le pistolet de son père, ancien gendarme. Le coup serait parti accidentellement. Auguste et Odette se regardaient silencieusement ; pas un son, pas un geste. Il n'y avait rien à dire, juste peut-être condamner la société actuelle. Jean-Paul II, le Pape, venait en visite dans notre pays, le lendemain. Des fillettes retrouvées mortes en Belgique, l'auteur : un pédophile. Mais il n'y avait rien à dire, pas un mot, pas un geste, juste, peut-être condamner la société actuelle. Un Français était jugé à Lyon pour crime contre l'humanité. Monsieur Barbie avait fait déporter plus de 1500 Juifs pendant la Seconde Guerre Mondiale, dont 200 enfants. Les banques suisses révélaient qu'elles avaient dans leurs coffres le trésor de guerre amassé par les Nazis pendant cette même guerre, trésor volé aux Juifs et autres déportés gazés et brûlés dans les crématoires. Mais pas un mot, pas un geste, c'est la société qu'il faut maudire. Un enfant meurt. Une fillette est violée et assassinée, on vote le nouveau budget pour l'année 1997. a l'aurore du troisième millénaire, la société agit de la même façon qu'il y a 50, 100 ou 150 ans. Rien n'a changé. Où est notre révolution ?…

– Eteins la télé Odette, ne la rallume jamais, juste pour passer nos films. Je quitte le monde et je m'enferme dans la boîte à images. Viens allons dormir, il me font mal, si mal…

Auguste se leva aux aurores. Le soleil pointait déjà, juste au dessus de la cime des arbres. Un peu de rosées faisait des gouttes sur l'herbe et le chien gambadait agitant en tout sens sa queue en panache.

Pendant qu'il prit son petit déjeuner, grand bol de café noir fumant et odorant, Auguste eut le temps de parcourir en détail le mode d'emploi de son nouveau jouet. La cassette fut mise dans l'appareil ainsi que la batterie. Il appuya sur le bouton du zoom, et l'objectif sortit de son logement. Il fit la manœuvre inverse. « Tout fonctionne à merveille » se dit-il, après avoir testé les différents aspects techniques du caméscope.

Ensuite il eut l'idée de filmer comme premier sujet son chien. Il

trouva l'idée superbe, et de ce fait pointa l'appareil sur le golden. Le chien, oreilles droites, le fixa étonné. Auguste riait de joie.

Des gros plans en plans d'ensemble, remuant la caméra dans tous les sens, pivotant sur lui-même, telles les ailes d'un moulin à vent. Il essaya tant de combinaisons que la tête se mit à lui tourner.

Brisant, le chien, fatigué de courir, s'étendit dans l'herbe, la truffe au ras de la pelouse.

Son maître l'appela et ils rentrèrent. Le jeune retraité était impatient de voir sur l'écran sa première œuvre de fiction. Il brancha les fils, alluma le récepteur, et mit la vidéo en marche.

– Odette, vient t'asseoir près de moi. J'ai filmé Brisant, notre chien. Les couleurs sont magnifiques, vraiment un joli cadeau dit-il à l'adresse de sa femme.

Elle arriva, essoufflée par sa course. Elle embrassa Auguste sur le front et vint s'asseoir près de lui.

– Oh oui, elle rend vraiment bien les couleurs, je voie la haie et un morceau de la maison, mais je n'aperçois pas le chien ?…

– Attends, je n'ai pas encore bien l'habitude, ça va venir. Regarde, c'est beau et net.

Le film se déroulait, un peu chaotique dû à la méconnaissance du caméraman. Auguste se trémoussait sur son fauteuil, sur l'écran on voyait la pelouse, la maison, mais toujours pas de chien. On entendait le piaillement des oiseaux, le bruit pétaradant des motos et des voitures qui passaient tout près, mais pas d'aboiements.

Les minutes passaient longues à présent, l'écran restait toujours vide de tout animal. Auguste se leva d'un bond, rouge de colère et d'angoisse.

– Je ne comprends pas, j'ai bien pointé l'œil de la caméra sur

Brisant. Je suis sûr, et pourtant on ne le voit pas. Pourquoi ?

– Ce n'est rien, tu as dû te tromper. Normal, pour une première fois. Ne t'inquiète pas. La prochaine fois ce sera presque parfait. Mais Brisant n'est pas rentré avec toi ?

– Si, je l'ai appelé, il me suivait. Où est-il allé ? C'est mystère et boule de gomme ? Viens on va aller jeter un coup dehors, il a du profiter pour s'échapper pendant que l'on regardait le film.

Auguste et Odette sortirent dehors. Personne en vue, pas de Brisant. Ils appelèrent, arpentèrent la rue, cherchèrent, se renseignèrent auprès des voisins : nul ne l'avait aperçut. Des heures durant ils parcoururent les environs, cherchant au creux des bosquets, le long du chemin de halage. Brisant restait introuvable.

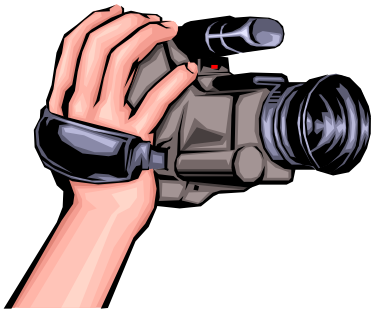
Le vieux couple rentra au soir, exténué, vide et triste. Le repas fut morne et sans vie. Quelque chose s'était cassé. Un ami venait de les quitter sans prévenir. Ils montèrent se coucher sans un mot, sans un geste. Rien que des souvenirs et des regrets.

La pendule sonna sept heures. Auguste, caméra au poing, fut sur le pas de la porte. Il sortait en reportage au travers des rues de l'ancienne ville. Ce film sera le plus beau de tous. Il essayait d'oublier la journée d'hier et la perte de Brisant. Déambulant dans les ruelles étroites il filmait sans discontinuer : gens et maisons, enfants et vieux, chiens et chats : tout ce qui bougeait, qui vivait, était enfermé dans la boîte à images. Il n'en pouvait plus de charger l'appareil en films. Suant de la marche accomplie presque au pas de course, comme si cette journée serait la dernière, comme si demain il n'y aurait plus de sujets à capter dans le viseur, pour lui, authentiquement magique.

Il filma ainsi tout le jour. Passa de rue en rue, d'escalier en escalier, de la rue Brûlée à celle du Gouvernement en passant par la Grande Rue, Boulevard de l'Industrie, il alla jusqu'au sentier des

amoureux, espèce de chemin qui se trouve derrière le château fort. Il transporta son caméscope sur le chemin de halage, aux abords du camping. Descendit l'escalier rustique qui conduit au lavoir. Dans son objectif il put voir l'église fortifiée et le parlement, ainsi que la mairie, hôtels et cafés qui jalonnent les charmantes rues de sa ville. Sa caméra devint une arme salutaire, il allait garder en souvenir la ville entière pour l'éternité.

D'ailleurs ce fut en sortant du dernier café, le PMU, qu'une voiture conduite, par un jeune irresponsable, épris de vitesse et de bruit, le culbuta de plein fouet, le laissant inerte sur le bitume. La caméra vola de l'autre côté de la chaussée, et fut recueillit par un enfant qui passait.



L'homme, grand et fort, appuya sur la sonnette d'entrée du pavillon. Il attendit quelques instants, écouta si quelqu'un venait Sous son bras, un paquet enveloppé d'un vieux journal ! …

La porte s'entrouvrit et une très vieille femme apparut, voûtée sous le poids des années, blanche de peau, yeux noircis des longues nuits sans sommeil.

– Bonjour Madame Sauvage. Excusez-moi de vous déranger, mais je viens de retrouver au fond de mon grenier cet appareil. Je crois qu'il appartenait à votre défunt mari ?

– Ah, je ne me souviens pas, il y a si longtemps qu'il est mort. C'était juste avant que tous ces gens disparaissent subitement. En une journée la ville entière s'est vidée de tous ses habitants. On ne comprit jamais ce qui avait bien pu se passer. Il ne resta qu'un petit garçon et moi, vieille femme inutile.

– Ce petit garçon, c'était moi Madame Sauvage…

– Je vais avoir 100 ans demain. Il y a de ça quarante ans. La société est-elle responsable ? Croyez-vous ?

– Je ne peux pas vous répondre. J'étais si jeune à cette époque.

Tenez, je vous rends ce qui vous appartient.

Odette ferma la porte derrière elle. L'homme partit ; juste un regard en arrière, pour voir, comme ça.

La femme d'Auguste Sauvage s'assit sur le canapé rouge. Elle posa le paquet près d'elle, commença à enlever le papier qui l'entourait.

A l'intérieur il y avait une carte avec un pêcheur dessiné. Représenté au bord de l'eau, une bouteille de vin dépassant de sa poche. Ensuite, elle découvrit la caméra qu'elle extraiya délicatement de son emballage. Au fond du carton se trouvait les films, les cordons et le chargeur. Elle déposa tout cela sur la table basse, ainsi qu'une batterie et le mode d'emploi.

Odette brancha les fils, et appuya sur le bouton de la télévision. Mais celle-ci n'ayant pas fonctionné depuis trop longtemps implosa, tuant sur le coup Odette qui lâcha l'appareil de prise de vues. En tombant sur le sol quelque chose d'étrange arriva. La petite lumière rouge indiquant la mise en route s'alluma. Le film commença à se dérouler à l'intérieur de son habitacle.

Ce fut Brisant le chien qui sortit le premier par l'écran brisé du téléviseur. Il huma l'air, sauta sur la poignée de la porte et sortit gambader dans la pelouse. Au bout d'un moment, fatigué et repu d'air frais, il se coucha dans l'herbe verte, truffe au vent d'automne et regarda vers la porte de la maison. Le premier homme qui en sortit fut le patron du café PMU puis sa serveuse et son premier client. Ensuite ce fut un flot ininterrompu d'hommes, de femmes et d'enfants. Le curé côtoyait le Maire. Un Avocat discutait avec un éboueur. On dit que cela dura trois heures pendant lesquelles, les habitants refirent surface, après quarante ans d'emprisonnement.

Il n'y eut pas un mot, pas un geste. La société est-elle responsable ?

La petite lumière de la caméra s'éteignit progressivement. La ville retrouva son calme d'autrefois. Dans les rues de l'ancienne capitale des Dombes, tout se passait comme avant. La Saône coulait toujours de son débit si lent, qu'on ne savait pas toujours du quel côté le courant l'entraînait, emmenant dans son sillage tant de mystères jamais élucidés.

Pas un geste, pas un mot. La société est-elle responsable ? Ce soir au info un ministre a déclaré que le budget de l'année 2036 venait d'être voté.

Auguste Sauvage appuya sur le bouton de la télévision et sourit.

Il monta les marches qui conduisaient à sa chambre, et dans un monologue silencieux il se répéta cette phrase : pas un mot, pas un geste. La société est-elle responsable ?… Et il éclata d'un grand rire sonore…

MATHURIN SONGE

Une journée d'été : une femme croise un jeune homme !

– Eh alors, le Mathurin, c'est pour aujourd'hui ou pas ?

– Ben non, la Marguerite. Ben non, pas encore. Aujourd'hui, je songe. Peut-être demain. Aujourd'hui je songe.

Et la Marguerite partait en ronchonnant. « Demain, toujours demain et à quoi il peut bien songer tout le temps ? »

Dans le hameau tout était calme, en ce début d'après-midi d'été. Les hommes étaient au champ. Les femmes assises devant les quelques maisons parlaient du temps et des dernières nouvelles du hameau. Les enfants jouaient au bord du lac, les fesses à l'air, sans la honte des gens des villes. Ils étaient là, heureux de vivre.

Le hameau ne comportait que quelques maisons. Environ une centaine d'habitants. Ici, on ne connaissait ni télévision, ni journaux, ni radio. Le hameau vivait sur lui-même, replié sur son bonheur de vivre. On était loin du chahut des villes, des attentas, de la faim du monde et du sida. Personne n'avait d'argent, et personne ne rêvait d'en avoir. On mangeait sur les ressources que l'on faisait pousser.

On buvait l'eau des rivières et le vin des vignes. Les vieux vivaient jusqu'à cent ans, et quand l'un d'entre eux mourrait, un enfant naissait. Ce qui fait que le nombre des habitants restait sensiblement le même.

Pas de voitures, pas d'accidents. On avait nommé un chef du hameau, une sorte de Maire, qui était là pour régler les affaires litigieuses entre voisins, ce qui était très rare.

Pas de courrier, pas de facteur.

C'est dans ce fameux hameau qu'avait débarqué un jour, Mathurin.

Il devait avoir, environ, quinze ans. C'était approximativement l'âge qu'on lui avait donné. On s'était enquis de savoir d'où il venait, on voulait connaître sa famille, ses relations. On ne put rien en obtenir. Simplement qu'il se prénommait : Mathurin. Il vivait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Jamais aucune famille n'avait pu le garder à demeure. Ami de tous, un peu sauvage, il parlait très peu.

Quand on lui demandait : « que fais-tu Mathurin ? » Inlassablement il répondait : « je songe, je songe. » On ne sut jamais à quoi il pouvait bien songer. Savait-il lire ou écrire, compter ? nul ne le sut jamais.

Pourtant un jour, il y eut un événement capital dans la vie tranquille de Mathurin. Marguerite, la Marguerite, fille du Maire lui dit un beau matin, alors qu'elle le croisait sur le chemin qui menait au cimetière :

« Te voilà devenu grand et fort, Mathurin ; un beau gars ma foi. T'as pas l'air sot ni méchant ! Alors, ça te dirait de venir avec moi ? Tu as vu, je suis belle, il fait chaud… Viens que je te donne un peu d'amour et de tendresse… »

Et Mathurin de lui répondre :

« Pas aujourd'hui Marguerite, pas aujourd'hui, je songe. »

Et de ce fait, chaque fois que Marguerite croisait le beau Mathurin elle lui reposait la même question, et chaque fois il lui répondait ostensiblement : « je songe, je songe. »

Alors Marguerite le surnomma Mathurin Songe.

Et la vie continua son cours calme et serein dans le hameau. Le soir, à la veillée, les vieux racontaient des belles histoires d'autrefois. Les femmes papotaient au lavoir. Les enfants jouaient libres au bord de l'eau. Et c'est ainsi que passèrent les jours, les semaines et les mois. Puis, les années s'ajoutèrent aux années. Des vieux moururent et des enfants naquirent.

Deuxième événement dans la vie de Mathurin Songe : le chemin du cimetière, un matin d'automne à la rosée. Un oiseau chante, un chien aboie. Tout est calme et bonheur, le vie se lit. Et Marguerite qui pose sa question à Mathurin qui lui répond :

« Oui, Marguerite, oui, Mathurin a fini de songer. »

Marguerite ne bougea plus, trop habituée au non traditionnel, elle resta toute interloquée.

« Mathurin a fini de songer et c'est oui pour aujourd'hui. »

Alors la Marguerite oublia tout. Elle prit la main de Mathurin et l'entraîna dans un bosquet.

On ne peut pas dire que Mathurin avait gagné le gros lot. Marguerite, c'était un peu comme un coup de tête, tiens comme on achète un millionnaire. Mais sur le ticket il n'y avait pas trois télés.

Par contre, c'est le cadeau qu'il demanda au hameau pour le jour de ses noces avec Marguerite.

Une télévision avec des images qui bougent, et puis encore des boutons partout, et puis qui parle bien, comme les gens de la ville. Une télé qui fait voir tous les rêves qu'on a dans la tête. Un peu, comme une grande fenêtre qu'on ouvre sur la campagne, sur les prés et les bois ; sur les animaux qui vivent là-bas, très loin, où les gens n'ont pas la même couleur de peau. Une télé qui apprendrait comment on doit vivre, une télé, quoi une vraie qu'on peut arrêter quand on est fatigué de l'entendre.

Mathurin a fini de songer, maintenant il veut une télévision. Il veut du rêve dans sa maison. Il veut des histoires dans sa maison.

Alors le hameau se réunit autour du Maire.

« Mais nous n'avons pas d'argent » dit l'un.

« Et une télé ça vaut des sous » dit l'autre. « Au moins une vache, et plus » dit le troisième.

Alors que faire ?

« Vendons nos produits » dit un avisé, que la future télé rendait très sage.

« Allons tous à la ville, jour de marché et vendons… »

Ainsi, le lundi suivant, après argent ramassé, la télé ils allèrent chercher. Le soir, rentrés fourbus, un intelligent su la faire fonctionner.

Et de ce jour tout fut changé dans le hameau. Les vieux ne racontèrent plus d'histoires le soir à la veillée. Les femmes au lavoir se hâtèrent, lèvres fermées. Les enfants eurent honte de leur corps nu, et dans la rivière ne se baignèrent plus. La vie avait changé depuis que Mathurin avait fini de songer.

On su la valeur de l'argent et on la convoita. On vit dans la boîte à rêves des voitures et des tracteurs. Et à la ville tous les jours de marché on vendit pour acheter.

Mathurin Songe partit un beau matin avec Marguerite car, à la télé on venait de l'embaucher.

Et chaque soir dans le hameau, chacun devant sa télé regarde Mathurin qui a fini de songer.

C'est ainsi que le modernisme tue la mémoire des hommes !

LES YEUX NOIRS

Il fait lourd ce matin, un temps orageux avec un soleil légèrement voilé.

J'ai allumé mon ordinateur comme chaque jour. Mais j'hésite encore !

Cette histoire que je m'apprête à vous conter, et qui n'est que pure vérité ! Vais-je vous la dévoiler ?

Elle m'a été rapportée par un des protagonistes à qui elle est arrivée. En lui, j'ai toute confiance : C'est mon fils !

Ma foi, à vous de croire ou de ne pas croire ; je vais vous la raconter par le menu. Ensuite vous vous ferez une opinion…

Remontons quelques années en arrière. Deux ou trois ans ; c'est l'été, les vacances.

Mais avant, je dois préciser une petite chose : Mon fils, comme moi à son âge, a toujours été attiré par ce qu'on appelle communément les sciences occultes.

L'art de faire bouger les tables, d'appeler les esprits ou même le diable lui-même…

Il navigue entre rose noire et croix renversées…

Donc, un petit groupe de copains, trois garçons et une fille, s'est réuni en ce soir d'été, pour s'amuser, rire. Il fait très chaud, la nuit est claire.

Ils se sont installés en rond par terre. Sur le sol de la terrasse, un pentacle a été dessiné à la craie.

Cinq bougies blanches ont été posées sur les cinq pics du pentacle. Au centre de celui-ci, c'est une bougie noire qui a été allumée. Elle accompagne une rose noire et, pour symboliser les quatre éléments : un verre d'eau, un peu de terre, la bougie noire pour le feu, et une petite bise très légère qui symbolise l'air.

A ces éléments ils ont ajouté une croix et une bible ouverte sur une page au hasard.

Ils se sont assis en rond en se tenant la main.

L'atmosphère est un brin tendu, il fait très chaud. Il n'y a plus aucune brise.

C'est mon fils qui le premier commence à dire les incantations :

'Esprit es-tu là ?'.

La phrase est ensuite répétée en cœur par les 4 protagonistes, plusieurs fois.

"Esprit es-tu là ? Fais-nous un signe ".

Et, sur le sol, se déplaçant sur le pentacle dessiné, apparaissent tout à coup deux araignées : des Opilons, les araignées du diable.

"Esprit es-tu là ?"

Les quatre personnes suivent des yeux la marche lente des araignées. Le silence à présent se fait. Les mains sont devenues moites…

Et, voilà que sans qu'aucune bise, ni vent ni souffle quelconque ne se soit levé ou soit apparût, les pages de la bible se mettent à tourner seules… Quelques pages qui tournent pendant quelques secondes et qui s'arrêtent, enfin, sur la page '666' !

Deux des garçons et la fille, les yeux quelque peu médusés par ce qu'ils voient, commentent à mots couverts tout ce qui vient de se

passer. Ils essaient de comprendre, de réaliser qu'une force extérieure vient de se manifester.

Seul, le troisième garçon ne dit rien. Il ne participe pas à la conversation qui se déroule sous ses yeux. Alexis, mon fils, s'en aperçoit. Et alors, le fixant, il voit que les yeux bleus de son copain viennent de virer carrément au noir.

Deux yeux qui lui paraissent immenses, qui sont comme deux perles noires, trop noire.

Il essaie de lui pose des questions : 'Tu te souviens que tu as une mobylette ?', Julien, c'est son prénom, répond dans un souffle : 'Oui, bien sûr'.

Autre question : 'Julien, une cigarette, ça te dit ?' et là, la réponse est trop stupéfiante pour les trois amis qui écoutent :'C'est quoi une cigarette ?'.

Julien semble voguer dans un espace infini, il est 'ailleurs'.

Alexis lui pose une autre question :

'Julien, où es-tu ? Que vois-tu ?'

Les yeux noirs transpercent la nuit étoilée : 'Là, où je suis il y a des dunes, du sable… Que du sable. Je suis dans le désert. Je marche, je suis seul. Au loin, je sais qu'il y a une ville : Elle s'appelle Jérusalem. La peste, la peste sévit actuellement…'

Et nos trois copains écoutent, entendent Julien qui récite des passages de la bible, lui qui n'a jamais, ou pratiquement jamais mis les pieds dans une église. Lui, qui n'a jamais ouvert un livre, et encore moins une bible…

Et les yeux de Julien qui fixe un point dans l'horizon, toujours noirs, noirs couleur de l'encre.

Alexis allume une cigarette, et, Julien qui voit la flamme se lève d'un bond, et d'un coup retombe évanouit sur le sol…

Tous se sont précipités vers lui. Ils lui relèvent la tête. Ses yeux à présent sont fermés.

Ils ne savent plus très bien quoi faire ! Ils sont en dehors de la vie, du normal.

Alexis éteint la bougie noire, et à ce moment précis Julien rouvre les yeux…

Ils ont repris leur couleur naturelle. Mais, alors qu'il fait

toujours aussi chaud : Julien est là, transis de froid, il grelotte.

Alors ils rentrent tous dans la maison. Ils vont se coucher.

Le lendemain matin, ils effacent toutes les traces de cette nuit spéciale.

Je n'ai su que plus tard ce qui s'était passé cette nuit là.

Et, plusieurs fois de suite j'ai interrogé Julien et mon fils. Chaque fois, en allant plus loin, toujours plus loin dans les questions, à aucun moment ni Alexis, ni Julien n'ont varié dans leurs réponses.

Les années ont passé, les quatre amis, la vie, les amours les ont séparés.

Mais je sais qu'aucun d'eux n'a oublié cette nuit d'août, où les yeux de Julien, ses magnifiques yeux bleus sont devenus noirs, noir comme la nuit.

HISTOIRE DE CHIENS

Le chemin de halage en bordure de Saône, un jour de semaine, alors que, pour une fois, le soleil est au rendez-vous.

Un homme d'âge mûr, promène ses chiens comme chaque après-midi.

- Hé les chiens, restez un peu à côté de moi !

- Oui, oui, on arrive ! Phénix, viens voir, je crois que je viens de renifler quelque chose d'intéressant…

- J'arrive, Vick. Mais j'ai pas tes grandes pattes moi, t'as vu je suis tout petit !

- Oh la la, c'est le printemps qui vous excite comme ça ?!

- Tu rigoles… T'as vu le printemps cette année, il pleut un jour sur deux ; moi, avec mes poils courts j'ai tout juste chaud.

- Ça, c'est vrai. Bon sang, faut presque courir pour avoir chaud.

Et les deux chiens, reviennent tranquillement vers leur maître.

Ce dialogue vous étonne ?! Je vous comprends un peu. L'explication tient en peu de mots : Leur maître, à Vicky et Phénix, est allé consulter un magicien, un vrai, et celui-ci a fait en sorte que

les deux quadrupèdes trouvent en eux le moyen de parler. Et bien sûr ils utilisent ce don au maximum.

- Allez les chiens, on rentre, c'est l'heure…
- Déjà, réplique Phénix, on vient juste de commencer à s'amuser !
Et Vicky qui n'en perd pas une pour dire une bêtise reprend :
- Phénix, il doit être bientôt 18 h 30, c'est pour ça, son émission va commencer, tu sais : 'On a tout essayé' de Laurent Ruquier, avec le beau Steevy, c'est pour ça qu'il la regarde, c'est pour mater ce beau mec…

- Ah bon ! Il est à voile et à vapeur notre maître ?

- Tu savais pas ? Ben non, chez les chiens y a pas de Pédés… Quoi que… !

- Oh, oh, les chiens, c'est fini vos bêtises, vous êtes jaloux ou quoi ?! D'ailleurs à ce sujet, le 17 juin je vous laisse pour l'après-midi… Je descends à Lyon.

- Et tu vas faire quoi à Lyon ? demande Phénix, tout en reniflant le sol.

- … Je…

- T'es pas au courant Phénix ? Il va participer à un défilé de phoques…

- Un défilé de phoques ?! C'est quoi cette connerie ?…

- Ben oui, la 'Gay Pride', les phoques… C'est Voyou, le chien de la sœur du fils de notre maître, qui l'a dit à Rex, et Rex, le berger allemand, me l'a rapporté.

- Ils vont nous faire un remake de 'La Marche de l'Empereur' version phoques et grandes folles ! C'est trop drôle…

- C'est fini tous les deux, c'est avec des idées pareilles que tout le monde croit que les homos ne sont que des hommes qui chaque matin : se maquillent, s'habillent en femme et mettent des

chaussures à talons ; alors, qu'en vérité ils sont comme tout le monde. Sachez respecter les différences et, encore un mot sur ce sujet et vous allez finir à la S.P.A, pour homophobie.

Le Maître a finalement réussi à attacher les deux chiens au bout de leur laisse, mais ce n'est pas pour ça qu'ils s'arrêtent de parler : des vrais moulins à paroles.

- Oh Phénix, regarde, là, à droite : oh la coupe ! Non mais c'est pas vrai, elle devrait porter plainte contre son toiletteur… Oh la touche, dingue… Il l'a tondu sur le dos, avec cet espèce de plumet au bout de la queue, en plus elle doit se les geler ferme…

- Pourquoi tu dis ça Vicky, moi je la trouve plutôt mignonne…

- Oui, parce qu'elle est à ta taille, 20 cm debout sur les pattes arrière, je t'explique pas la tête des bébés, oulala ! À faire peur !

- C'est pas fini tous les deux, oh, vous êtes bien excités en ce moment, je vais vous calmer moi… Allez, on arrive à l'immeuble… Vicky, marche comme il faut… Phénix, arrête de renifler tout ce qui passe…

- Ben quoi, elle a un petit c… Hum je te dis que ça.

- T'es obligé de lui renifler le derrière ?! T'imagines, si nous les humains on devait faire ça ? Je t'explique pas sur les trottoirs… Tu vois la scène d'ici…

- Nous, c'est notre façon de nous reconnaître, s'exclame Vicky.

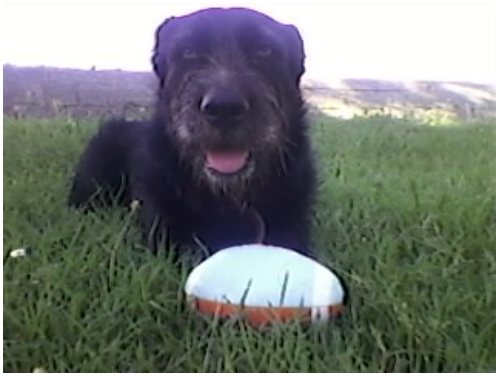
- Oui je sais, je ne suis pas ignare. Mais bon, c'est limite quand même.

- Phénix, s'alarme d'un seul coup Vicky, moi qui croyait que j'étais le seul amour de ta vie, dès que tu vois passer une petite chienne, c'est bon, tu m'oublies : ingrat !!

- Mais non Vicky, tu sais bien que je t'aime… Mais tu vois, ça fait 13 ans que j'essaie avec toi, et malgré tout ce que nous pouvons imaginer comme position, je suis toujours trop petit. Excuse-moi, mais il n'y a pas grand chose à faire.

- Je sais Phénix, je sais…

- Oh, vous allez pas vous mettre à pleurer aussi, tous les deux. Non mais, ça devient n'importe quoi aujourd'hui !!



Je vous sens septique à la lecture de ce dialogue entre ce maître et ses chiens ! Oui, vous avez raison… Ce qui suit par contre c'est la vraie vie. Moins marrante ! quoi que…

Daniel, c'est le maître des chiens. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je dis le Maître, je devrais dire le copain, l'ami des deux affolés qui l'accompagnent depuis quelques années. Car c'est une vraie complicité qui les unit. Après avoir franchit le seuil de l'appart' ; après avoir bu un peu d'eau, Phénix s'est installé sur son fauteuil, et Vicky, la chienne est allée se coucher sur le balcon. C'est son poste d'observation, elle guette les chats, ses ennemis de toujours… Chaque fois que l'un de ces greffiers passe à proximité elle aboie à n'en plus finir. Toujours cette guerre entre eux : Les chiens et les chats ces éternels frères ennemis.

Il fait cuire un semblant de repas, et s'installe devant la télé. Les infos de la 3, jusqu'à 18 h 50, puis décrochage pour la 2, avec son émission préférée : 'On a tout essayé', c'est vrai, hormis le beau Steevy, pour qui il a une tendresse particulière, pour rien au monde il ne louperait ça. Un peu de rire, du sérieux, ça détend en ces jours calamiteux ou notre gouvernement se démène dans une affaire un peu trop compliquée et surtout, où l'on nous cache pas mal de choses…

Phénix s'est approché du plateau télé. Vicky a senti l'odeur est derrière la porte-fenêtre elle attend qu'on vienne lui ouvrir.

Le chien, un caniche croisé teckel, couine beaucoup pour avoir un peu de nourriture. Ce qui a tendance à énerver quelque peu son maître.

Quant à Vicky, la chienne Rottvieller croisée malinois, une fois rentrée, elle se couche et attend tranquillement.

A 20 h 15, redécrochage sur la 3, pour le feuilleton ‘Plus belle la vie’, il est tombé dessus par hasard, et depuis ce jour n’en manque aucun épisode : C’est frais, enjoué, il y a du suspense, de l’amour, quoi : la vie d’aujourd’hui ! De plus l’action se déroule à Marseille… Ville magique s’il en est. C’est un vieux rêve qu’il caresse depuis longtemps : Vivre au bord de la mer, le farniente dans les calanques….

Le repas fini, il attache une nouvelle fois ses chiens pour les derniers besoins de la journée… Une toute petite balade de 5 minute dans un pré derrière son immeuble.

Un livre ou un film selon le programme…

Ainsi la soirée s’achève.

C’est l’heure d’aller au lit.

Les lumière de l’appartement s’éteignent l’une après l’autre.

Vicky, à peine entrer dans la chambre se couche. Phénix, pour lui, c’est son quart d’heure de jeu qui commence… Une balle traîne en permanence sur le lit. Puis quelques minutes plus tard, le chien vient se blottir contre son maître, qui dort en chien de fusil.

LES SENS INVERTIS

Marc Antoine de Boisrobert naquit dans le château familial, environ 35 ans plus tôt. Fils unique d'une famille noble du limousin, il vécut cloîtré jusqu'à l'âge de 25 ans.

Il ne sortait jamais, quelque fût la saison. Des professeurs vinrent à domicile lui enseigner ce que tout enfant doit savoir pour entrer dans une vie d'adulte. La fortune amassée par ses ancêtres suffisait pour lui et sa mère, et leur permettait de vivre décemment. Son père avait trouvé la mort dans un accident de chasse quelques années plus tôt. Des bruits de toutes sortes coururent sur cet enfant que l'on ne voyait jamais. On émit mille et cent hypothèses. On crut savoir qu'il souffrait d'une quelconque infirmité horrible à voir.

Même ses professeurs ne purent l'approcher. Tous les cours étaient dispensés le dos de l'élève tourné.

Son seul ami était un caniche abricot qui, lui ne s'offusquait de rien : ne se posait pas de questions.

Un jour pourtant, alors qu'il regardait la télévision, étendu sur son lit, son chien fidèle couché à ses pieds ; sur l'écran, auprès d'un

animateur bavard, une roue tournait… Des spectateurs applaudissaient et criaient : “le million le million…”

Un homme, après l’interview d’usage, vint faire tourner la roue et empocha la coquette somme de 300.000 francs.

Marc Antoine de Boisrobert eut ce jour là, l’illumination de sa vie. Il venait de découvrir le pourquoi de sa vie sur terre. Ce jeu lui plaisait. Il ne lui restait plus qu’à trouver le moyen d’aller acheter les fameux tickets porte-bonheur.

Mais cela, imposait de sortir, de se montrer, et ça, c’était impossible… Alors il décrocha le téléphone et appela le tabac de la ville voisine. Il conclut le marché que chaque jour on lui apporterait à domicile 2 millionnaires, moyennant finance, et sans poser de questions.

Et ainsi, durant des jours, des semaines, un homme vint chaque matin apporter les deux tickets. Au début il gagna des petites sommes. Il fut remboursé, mais sans plus… Cela dura toute une année.

Le 25 septembre, pourtant, l’affaire faillit tourner au tragique… L’homme qui apportait chaque matin les tickets, ne vint pas ! Marc Antoine trépigna de fureur dans le salon du château. Il cassa un vase de Chine, souvenirs d’ancêtres exilés.

L’horloge sonna 17 heures. Il n’en pouvait plus d’attendre. Il suait à grosses gouttes, sachant qu’il n’y avait qu’une solution, une seule : se déplacer lui-même pour acheter ces billets, sa drogue journalière. Alors, au bord de la crise de nerf, il enfila une cagoule, ne laissait visible que ses yeux, et sortit.

Dehors l’air le surprit, le soleil aussi. Il fit d’un pas alerte les deux kilomètres qui le séparaient du village. Dans le bourg les gens se retournaient sur son passage. Chacun se demandant qui était cet homme emmitouflé comme au plus froid de l’hiver. Cet home qui entrait dans l’unique commerce du village.

– Je voudrais deux millionnaires, s’il vous plaît !

Le visage du commerçant s’assombrit. Il n’osait pas regarder son client. Sa réponse, il n’osait pas la dire à cet homme qu’à présent il venait de reconnaître.

Marc Antoine de Boisrobert était sorti de sa retraite forcée. Il avait franchi les deux kilomètres sur l'asphalte grise, et lui ne pouvait pas satisfaire sa demande… !

– Je regrette, Monsieur, mais je suis en rupture de stock, je suis franchement désolé.

Marc Antoine fit des yeux le tour de l'endroit. Des hommes, des femmes et des enfants le regardaient sans oser parler. Tous attendaient… Mais le silence s'installa, il devint pesant, insupportable… Un gamin entra. Il se planta au milieu du magasin :

– Que se passe-t-il ?

On lui expliqua la situation. Il comprit. Alors il sortit en courant un grand sourire aux lèvres. Dans le magasin l'atmosphère se détendit. Le gamin revint 5 minutes plus tard. Dans sa main droite, brillant comme deux étoiles au firmament, les deux millionnaires tant espérer.

Il les tendit à Marc Antoine ; celui-ci, dont les yeux reflétaient la joie, lui tendit d'une main tremblante, l'argent que le gosse était en droit de recevoir.

L'enfant d'un geste repoussa la main :

– Non, non, c'est cadeau ! Bonne chance Monsieur, bonne chance.

Et il sortit, tout courant, tout riant.

15 octobre – 15 heures 30 – Le panneau lumineux est pendu contre un mur du studio.

Marc Antoine de Boisrobert est là, debout.

Ses mains, dans ses poches, se tordent de trac. La cagoule lui mange les trois quarts du visage.

Autour de lui, il y a d'autres personnes qui le dévisagent. D'autres gagnants comme lui. Des hommes et des femmes qui ont découvert trois télés sur leur ticket.

Ils sont là, prêts à entrer en scène ; prêts à affronter les projecteurs et les caméras ; prêts à affronter le public et les téléspectateurs.

Mais, Marc Antoine, lui, il n'est pas prêt. Lui, il tremble derrière sa cagoule. Il a peur. Peur du bruit, de la foule, du spectacle, de l'œil

de la caméra qui va le prendre, le montrer, l'ausculter centimètre par centimètre.

Marc Antoine a peur des miroirs que sont les milliers d'yeux qui vont le regarder.

L'attente dure, dure… Et puis voilà, la mort qui s'avance : l'animateur le prend pas l'épaule.

– Venez, le public attend !

Marc Antoine avance, titubant comme saoul. Il bute sur son passé, trébuche devant son avenir.

L'animateur bavard, parle, il dit des mots, des phrases. Marc Antoine de Boisrobert fait tourné la roue.

Dans la salle, le public : personne ne parle, personne ne crie le million, le million…

Marc Antoine est seul face à lui même, face à l'œil imperturbable de la caméra. La roue tourne et sa vie s'arrête. Elle finit sa course sur le million. Marc Antoine, alors, s'avance vers l'œil. Il avance d'un pas sûr, d'un pas percutant.

L'œil est là, qui le découpe en lignes et en pixels.

50 centimètres : il stoppe. Pas un souffle, pas un bruit dans le studio, dans les foyers de chaque ville et de chaque village de France.

La main droite, le bras droit de Marc Antoine fait un demi tour et vient saisir le haut de la cagoule…

Elle tire doucement sur le voile qui cachait le secret.

La cagoule gît à terre. Le caméraman ne croit pas ce qu'il voit. Deux secondes qui durent une éternité. Et tout à coup, c'est l'explosion. Le rire tonitruant du caméraman s'élève dans le studio, suivit bientôt, de celui de l'animateur, puis, de celui du public.

Le rire s'amplifie, devient source, se transforme, devient fleuve et envahit chaque foyer, chaque maison, chaque villee t village.

Le monde entier, relié par satellite, rit devant le visage de Marc Antoine de Boisrobert. C'est un rire indescriptible, puissant, sauvage, planétaire.

Le visage, l'œil de Marc Antoine se fige, s'approche encore plus de l'œil de la caméra…

Et le monde devient silence !

Là, naissant de la paupière de Marc Antoine une larme se forme, prend proportions, coule et vient s'écraser sur son oreille.

Alors, troublé par l'instant, par inadvertance : l'émotion sans doute ! Marc Antoine se mouche l'oreille.

Les années passèrent. Marc Antoine se maria et vécut dans le château familial. Sa femme, superbe créature, pense souvent que ce n'est pas commun : vivre avec un homme qui a l'oreille à la place du nez, et vice versa. Non, vraiment pas commun…

En guise d'exemple…

Nous sommes le 08 novembre 2005, pour la douzième nuit consécutive la France est lamentablement secouée par les violences urbaines : feux en tous sens, des voitures, des écoles, des postes de police, des entreprises, des crèches, nul bâtiment n'est épargné…

Tous ces 'Incidents', méfaits perpétrés par des jeunes de cités, m'ont remis en mémoire une anecdote que j'ai vécue il y a deux ou trois ans.

Vers l'immeuble ou je réside depuis quelque douze ans, chemine une voie de chemin de fer désaffectée.

Les ronces l'ont, année après année, envahie.

Vicky et Phénix sont, une chienne Rotweiller croisée malinois, et un chien caniche croisé teckel, ce qui donne des animaux avec un physique assez spécial !

Cette voie est devenue un lieu de promenade très appréciée de mes chiens, car je peux les détacher sans craindre les voitures ou autres véhicules motorisés.

Mes deux amis à quatre pattes, sont, comme moi, très friands de ces fruits noirs que l'ont appelle mures et qui poussent, l'été venu, sur les ronces.

La chienne Vicky arrive même à les saisir directement sur les ronces qui parsèment cette voie de chemin de fer… Tandis que le petit chien attend calmement que je lui en donne.

Et un jour, Phénix, voulant sans doute imiter la chienne, s'est retrouvé pris parmi les ronces, et malgré tous ses efforts pour se libérer de l'emprise des épines, n'y arrivait pas.

Ce que je ne pensais jamais voir fut tout à coup devant mes yeux, quelque peu ébahis ! La chienne, vint vers lui et, malgré les piquants, prit les ronces dans sa gueule et essaya, de toutes ses forces d'extirper le pauvre chien prisonnier…

Quelques secondes passèrent alors que je restais figé devant le spectacle : quelle leçon de courage, d'entraide me montraient ces deux animaux !!

Puis voyant que la chienne n'arrivait pas à ses fins, je l'aidai à sauver mon Phénix…

Aujourd'hui alors que l'on tue pour quelques euros ! Quand on voit que pour une réflexion mal jugée on se frappe à mort… Je me dis que ces animaux que l'on dit 'Bêtes' sont, par certains côtés, plus humains que nous…

Saurons nous un jour tirer cette leçon :

« Regardons vivre les bêtes et prenons exemple sur elles ! »

UNE PUCE SUR LES OCTAVES

Jeudi 5 février de l'an 2000. "L'affaire" commença ce jour là. Pourtant c'était un jeudi calme et serein, un jour de froidure où tout aurait pu être comme d'habitude. Mais voilà, dans une petite rue de la capitale, coincé entre deux immeubles rénovés se trouvait un des bureaux de l'A.N.P.E. Celui-ci était sur le point d'ouvrir ses portes, car huit heures venaient de sonner. Les premiers habitués entrèrent, se serrèrent la main, se donnèrent les nouvelles fraîches du matin. Ils approchèrent des panneaux où étaient affichées les petites annonces qui leur permettraient, peut-être, de sortir de la spirale infernale du chômage. La lecture se faisait d'après des critères de recherches très spécifiques, ayant rapport avec leurs compétences et, si possible, en accord avec leurs souhaits respectifs, ce qui n'était pas toujours aisé.

La demie de huit heures sonna quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Chacun des chômeurs présents, par pur réflexe tourna son regard vers la porte, afin de voir qui entrait.

C’est alors qu’on vit leurs yeux s’agrandir de stupeur et leur bouche s’arrondir d’un “oh” d’étonnement, en reconnaissant l’homme qui venait de franchir le seuil.

La personne qui se présenta était connue depuis bien des années, son visage et sa voix avaient fait les belles heures des programmes des télévisions et des radios de France et du monde entier. Alain Souchon, lui-même, venait ainsi d’être accueillit. Bientôt il fut suivi de son inséparable ami et chanteur compositeur Laurent Voulzy.

Les occupants du bureau, les habitués de la recherche en tous genres et en tous lieux abandonnèrent, momentanément, les tableaux d’affichage, et, chacun prenant l’autre à témoin, se croyant au fait de tout savoir commença à expliquer le pourquoi du comment des chanteurs aussi célèbres et connus, venaient un beau jour pointer à l’A.N.P.E., comme lui simple mortel.

Bien entendu, chaque réflexion reflétait l’ignorance en tout point. Et, si l’on avait pu, à ce moment précis de la journée, jeter un coup d’œil inquisiteur dans chaque bureau de France, on aurait pu constater que ce fait troublant se répétait partout en tous lieux de notre beau et enchanteur pays.

Quel étrange virus ? Quelle maladie, oh combien maligne, avait pu ainsi frapper nos célèbres chanteurs de charme, nos romantiques interprètes, nos rebelles de la chanson ou autres rappeurs de tout acabit ?

Nul, bien entendu, n’était au courant et les intéressés ne voulurent à aucun prix révéler, ne serait-ce qu’une once de ce mystère !… Toute hypothèse alors devint valable, jusqu’à ce qu’une autre vienne la remplacer et devienne la seule plausible.

L’on entendit alors maintes élucubrations et versions du problème qui commençait à attirer les foules, et à inquiéter chaque habitant de notre planète.

Les radios et autres télés avaient beau rabâcher les mêmes tubes, les mêmes rengaines chaque jour, on s’aperçut, bientôt, que plus rien de nouveau n’était créé en matière musicale. Bien entendu le public se lassa d’entendre toujours les mêmes refrains.

Les interprètes pointaient au chômage anxieux de leur propre avenir. Les ondes ne diffusaient plus rien d’intéressant ni de

LE FOL ITINÉRAIRE D'UN MANUSCRIT

Le jour ou l'on prend en main un stylo, et que l'on commence à écrire « son roman », on est loin d'imaginer le parcours de celui-ci…

J'ai toujours lu énormément dans ma vie, les romans classiques ou autres m'ont accompagné partout.

Quand j'ai débarqué il y a trente cinq ans dans la ville où j'habite toujours, comme un besoin naturel, m'est venue l'envie d'écrire !

Comme si ma destinée était celle de devenir un jour écrivain.

J'avais l'idée en tête de ce futur roman : fantastique !

Le sujet du livre tenait en une ligne « Un homme, construit une ville souterraine », c'est court…

Comment faire, comment débuter,? Alors comme tout futur écrivain, ne sachant rien de l'art d'écrire, je fis appel à une école par correspondance. Moyennant quelque argent, celle-ci devait me fournir les bases de mon futur métier.

Heureusement j'eus la chance d'avoir un professeur bien sur toute la ligne. J'avais des "devoirs" à fournir, qu'il me renvoyait corrigés avec annotations et conseils.

Dans le même temps, je commençais la rédaction de mon roman, avec les conseils fournis. J'établissais un premier plan très succincte.

Quelques lignes pour dégager une idée générale ! Puis, je l'agrémentais d'idées au fur et à mesure des jours et surtout des nuits de travail.

Un premier jet en sorti… Mais mécontent, ne trouvant pas l'idée de départ très bonne, je déchirai très vite cet opuscule.

Deuxième plan ! Quelques jours, quelques semaines : toujours pas bon !

Et, il me fallut pratiquement 5 ans et 5 versions pour accoucher de ce qui allait devenir "Une ville appelée liberté", le premier titre était : « La Maison du Bon Dieu »…

Dans le même temps, je faisais corriger chaque chapitre par mon professeur parisien, que j'allais voir de temps en temps à Paris.

D'ailleurs une anecdote à ce sujet : Un soir, alors que le lendemain je devais prendre le train à 7 heures du matin pour la capitale ; à 9 heures du soir, la tête vide, aucune idée ne venant, alors que je devais emmener deux chapitres à corriger. Je me couchai anxieux à savoir comment j'allais faire ? Et, dans la nuit, vers 3 heures du matin, je me suis réveillé, bu un café rapide, allumé une cigarette et le stylo en main j'écrivis le chapitre manquant. Celui-ci se révéla être le plus important du roman, car il décidait de toute la deuxième partie de l'histoire.

Enfin, je pus mettre le mot fin à ce roman !

À présent, le plus dur restait à faire : trouver un éditeur !

Je fis lire le manuscrit à quelques personnes de mon entourage qui apprécièrent ce roman !

Encouragé, je le présentais même au concours de cette année là : du premier roman de la ville de Lyon ! Bien entendu, ce qui devait arriver arriva ! Mais je fus quand même invité, comme

tous les lauréats ayant participé à ce concours, à la remise des prix ! Maigre consolation !

Par contre, un monsieur dont j'ai oublié le nom (qu'il m'en excuse !), me conseilla d'envoyer le manuscrit à une maison d'éditions de Lyon, qui transformait les romans en "Cinéroman", car il pensait que ce livre ferait un très bon film !

Bien entendu, je fis exactement cela ! Le manuscrit prit la direction de Lyon et de « Cinérêve »
Après mes déboires au concours de la Ville de Lyon, j'envoyai quelques versions du manuscrit à plusieurs maisons d'éditions, autant nationales que régionales… Des réponses encourageantes me disaient que c'était bien écrit, mais que le sujet n'entrait pas dans la ligne éditoriale de la maison d'éditions, lettres hypocrites qui vous disaient poliment d'aller vous faire voir ailleurs ! Lettres mensongères de maisons d'éditions qui étaient prêtes à imprimer, à diffuser et à faire connaître mon roman par voie de presse, radio etc… Bien entendu : la somme de 15 à 18000 francs de l'époque était nécessaire pour couvrir les frais ! Voleurs qui profitent de l'innocence des auteurs amateurs de tout poil !
Déçu par tant de mauvaise foi alliée à du mensonge et du vol, je remisai le manuscrit du roman de ma vie dans un tiroir en attendant des jours meilleurs…

Et, bien sur, ce furent des jours, mais aussi des mois et des années qui s'écoulèrent : de dépit, un jour de cafard, sans doute, je déchirai le manuscrit et le mis direct à la poubelle, pour aller, rassurer-vous, le rechercher bien vite le lendemain et, arrivant tant bien que mal à reconstituer les pages…
Je fus obligé de le retaper complètement, à cette époque il n'y avait pas encore l'informatique que nous connaissons tous aujourd'hui !

Mais, dans le même temps je continuais à écrire des nouvelles de temps à autre. J'avais découvert ce style d'écriture et cela me

plaisait fortement. Tout en lisant les grands écrivains, les nouvellistes je découvrais un monde nouveau.

Et, par delà cet engouement, je me mis à la recherche de revues traitant du sujet. La première que je découvris, trônait en bonne place dans les rayons d'un supermarché. "Nouvelle Donne" venait d'entre dans ma vie d'écrivain plus qu'amateur !
Chaque mois, donc, j'achetais ma revue favorite, et grâce aux critiques de lectures qu'elle contenait, je pus découvrir d'autres revues du même genre… (Aujourd'hui, malheureusement, il n'existe plus beaucoup de ce genre de revues, fanzines !)
Alors, me vint l'idée de créer ma propre revue : je me renseignais dans différentes revues traitant du sujet, car j'étais complètement ignare dans ce domaine.

Une petite annonce passée dans Nouvelle Donne, vit arriver plusieurs auteurs et des textes par dizaines : Oui, il y a plus d'auteurs que de lecteurs !

Ma revue grandissait, mois après mois : faite de bric et de broc au début, elle s'affina au fil des années.

Parmi mes auteurs, une dame, ancienne libraire dans le sud, me dit au téléphone qu'elle avait l'intention de créer sa propre maison d'éditions !

Ainsi, quelques mois plus tard, comme cette dame avait le fantastique en prédilection, je lui proposai mon "Roman", qui gisait au fond d'un tiroir depuis quelques années.

Et, en 1998, juillet pour être précis : "Une ville appelée liberté" sortit des presses d'un imprimeur… Succès mitigé et confidentiel, j'étais quand même l'homme le plus heureux : car voir son nom écrit en lettre majuscule sur la couverture d'un livre est un bonheur sans pareil…

Les mois, les années ont passé. Dans l'intermédiaire, je me suis pris au jeu et j'ai créé ma propre maison d'éditions… Non sans mal ! Ma revue existe toujours !

On pourrait penser alors, que l'aventure de ce manuscrit pourrait s'arrêter là ?! Que nenni ! Presque 10 ans plus tard, après

Un homme, de Lyon; m'apprenait qu'il avait l'intention de reprendre la destinée de "Cinérêve", et, qu'ayant lu mon manuscrit, déposé quelque année plus tôt, il était prêt à le reprendre et à en faire un "Cinéroman". Seul soucis pour moi : Le livre ne m'appartenait plus, ayant cédé les droits à mon éditrice… Avec qui, malheureusement j'étais fâché, depuis quelques mois.

Un courrier à son intention afin de résoudre ce problème, me fit lire une réponse à ma lettre qui fut assez triste : mon éditrice était décédée depuis quelques mois, et donc, la maison d'éditions n'existait plus et par conséquence je reprenais mes droits entiers sur mon roman.

Le monsieur de Lyon, m'apprit, par contre, pourquoi mon manuscrit était resté si longtemps dans les cartons de "Cinérêve" Tout simplement, me dit-il, cette maison d'éditions d'un genre nouveau, attendait des subventions de l'État et de la ville de Lyon, qu'elle ne reçut jamais… Elle mourut avant de naître.

Voilà, presque trente ans ce sont écoulés entre le moment où j'ai pris la plume pour écrire ce livre et sa parution prochaine.

Ce qui veut dire que : quand vous vous apprêtez à écrire un roman, une nouvelle, vous ne savez pas quelle sera sa destinée. Une fois qu'un livre est imprimé, il ne vous appartient plus, il vit sa vie et réserve, parfois de grandes surprises.

L'IMPROBABLE APPARITION

La voie ferrée, désaffectée, que j'emprunte presque chaque jour[1], longe la route sur, environ 200 ou 300 mètres.

Envahie de ronces en tous genres, elle abrite, aussi, des noisetiers, noyers et autres buissons où pullulent les mûres. Idéale pour la promenade de ma chienne que je peux ainsi, détacher et laisser courir à sa guise sans peur des automobiles.

Ce matin là, donc, j'étais sur cette voie, seul, car je me rendais au super marché y faire quelques courses.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et la chaleur bienfaitrice, pas encore caniculaire.

Je marchais tranquillement, laissant mes pensées vagabonder. Une chanson sur le bord des lèvres que je fredonnais.

Il n'y a avait pas de vent, même pas une petite brise, et c'est pourquoi je remarquai dans l'instant un bruissement de feuilles… Je me retournai vivement, croyant ainsi apercevoir quelqu'un derrière moi. Personne. Nulle âme qui vive.

Je quittai bientôt la voie ferrée et marchait enfin sur le trottoir. Le super marché n'est qu'à quelques minutes de chez moi.

Une nouvelle fois, un bruit suspecte, un éternuement me fit tourner la tête en arrière. Toujours personne. Pourtant cette fois-ci, j'étais sûr d'avoir entendu distinctement cette toux rapide mais forte.

Je continuai ma route parmi le bruit des voitures et camions qui circulaient sur la chaussée. Épiant chaque bruit qui pouvait parvenir de derrière moi…

Mais je n'entendis plus rien jusqu'à l'entrée du magasin.

Je déambulai dans les rayons, mon sac plastique à la main, pensant avoir rêvé ces quelques bruits !

J'effectuai rapidement mes quelques emplettes et sortai mon portefeuille en arrivant à la caisse. J'ai pour habitude de toujours bien ranger les quelques billets que je possède, dans une poche bien précise de mon portefeuille. Alors que j'ouvrais celui-ci j'eus la surprise d'y trouver un billet, pour moi inconnu, de 20 €, là à un endroit où logiquement il n'y a rien d'habitude, à part ma carte d'identité et mon permis de conduire.

Je payai avec ce billet sortit de nulle part, et quittai le magasin très dubitatif sur l'événement qui venait de se produire…

C'est un peu machinalement que je repris la route pour rentrer chez moi, et marchais sur la voie ferrée dans l'autre sens.

J'essayais vainement d'analyser, de comprendre les faits troublants qui se produisaient depuis mon départ, quand tout à coup un rire sonore m'arriva aux tympans.

Je me retournai brusquement afin de voir l'énergumène qui s'amusait ainsi, et qui devait, manifestement se trouver juste derrière moi. Le vide de l'espace me convainquit alors que j'étais bien seul sur cette voie.

J'avançai de quelques pas, et à mon grand étonnement je sentis une main se poser sur mon épaule, et une voie teintée d'humour me dire :

– Alors Daniel, m'aurais-tu déjà oublié ?

J'avais beau faire demi tour sur moi-même, je ne voyais toujours personne.

– Assieds-toi, ma dit alors la voix.

Ce que je fis bien sûr, me disant que personne d'autre pouvait me voir et quand définitive je ne risquais pas grand chose.

Alors Daniel, il y a bien longtemps que tu n'es pas venu me rendre une petite visite !

Avant tu passais régulièrement… C'est vrai, les années s'écoulent. 1985 !Vingt deux ans, c'est ça ? Là où je suis, rien ne bouge, même le temps ne passe pas…

Mon sac posé à côté de moi, par terre, contre le rail, j'essayais de réfléchir, de comprendre ce qui m'arrivait. La voix, que j'avais à présent reconnue, était celle, la date me le confirmait, de celui qui était… comment dire ? partit pour un monde meilleur.

– Oui, c'est bien moi, Daniel. Et je reconnais que j'apprécie que tu viennes ainsi me rendre une petite visite de temps à autre. C'est vrai que l'endroit n'est pas des plus agréables, j'en conviens. Tu ne m'as pas oublié… Pourtant tu as eu d'autres amours, d'autres joies, d'autres tristesses… C'est pour tout ça que de temps en temps, et bien, je t'aide à surmonter quelques problèmes. Ceux qui peuvent ternir ta vie de tous les jours. Je suis devenu, un peu, ton ange gardien.

Quand il eut fini sa phrase, je repensais alors à « ces » petits riens, ces quelques évènements qui s'étaient produits tout au long de ces années écoulées.

Des faits que je n'avais pas compris sur l'instant. Des « coups de chance » qui arrivaient quand je croyais que tout était perdu. C'était à lui que je le devais…

Alors, tout en me levant, rassuré sur mon avenir, je me dis un sourire aux lèvres, que la fidélité en amour paie toujours, même si on ne s'en rend pas toujours compte.

LE VOYAGEUR DU HASARD
MEUNIER DANIEL

Le jour de ses quinze ans, Alain quitte à jamais ses parents dont il se sent incompris. Au cours de son errance le long d'une voie de chemin de fer désaffectée qui se trace, ou plutôt : qu'il trace au fur et à mesure devant lui, l'adolescent se découvre doté d'un pouvoir extraordinaire : celui de concrétiser ses rêves par la force de sa volonté. Ce don mystérieux lui permettra de survivre. Grâce à lui il gagnera sa vie en donnant des représentations de son cirque imaginaire. Il découvrira, aussi, l'amour sous plusieurs formes…

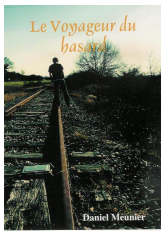
LE VOYAGEUR DU HASARD n'est ni un roman fantastique, ni une stricte autobiographie, mais tient un peu des deux. Dans son roman, Daniel MEUNIER s'est efforcé de dépasser les anecdotes du quotidien pour dégager l'essentiel : le sens - en tant que direction et en tant que signification - de sa vie. Il en résulte un ouvrage tout à la fois limpide, émouvant et original écrit d'une plume alerte. Ce mini-roman ne manque pas de force, et le lecteur ne peut qu'être sensible à la leçon de volonté qui s'en dégage.

Béatrice GAUDY

Daniel MEUNIER, dirige à Trévoux (01) une maison d'éditions, auteur de nouvelles et romans, il puise dans sa mémoire pour écrire et transforme sa vie en histoires fantastiques
POUR LECTEUR AVERTI—99 pages— 14,50 € - Port Gratuit
Pour commander :

MEUNIER DANIEL
235 ALLÉE ANTOINE MILLAN
BAT C
01600 TRÉVOUX

DISPONIBLE AUSSI SUR : http://www.lulu.com



‘GRAINES D’ÉCRIVAINS’

Daniel MEUNIER
“IMAGINATION”

Hors série N° 4

Directeur de publication :
Meunier Daniel

Correspondance :

LA PLUME ÉDITIONS
235 allée Antoine Millan
Bât C
01600 TRÉVOUX

Imprimé par : La Plume Éditions à Trévoux

Dépôt légal : avril 2008

N° ISSN : 1951-3534

IMAGINATION

Voici quelques nouvelles écrites au fil du temps !

Si certaines sont récentes, d'autres ont quelques années…

Souvenirs d'enfance, amours déçues, rêves éparpillés ; ces textes ont tous un point commun :

l'IMAGINATION !

Laissez-vous transporter au gré de ces histoires. Leur titre : le voyage, rue de l'éternité, la ville qui n'existait pas, toutes vous entraîneront vers des lieux inconnus, des paysages de rêves…

Les héros vous ressembleront peut-être ?! Vous y découvrirez des animaux aux talents incomparables. Entre histoires inventées de toutes pièces et autres inspirées de faits réels, elles vous apporteront, je l'espère, un vrai plaisir de lecture.

Daniel MEUNIER, dirige à Trévoux (01) une maison d'éditions, auteur de nouvelles et romans, il puise dans sa mémoire pour écrire et transforme sa vie en histoires fantastiques

ISSN : 1951-3534 - 6,30 €